

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 21.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 25 MAI 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.



S. M. VICTORIA, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE, IMPÉRATRICE DES INDES

SOMMAIRE

Revue Européenne.—Nos Gravures : Victoria-Regina ; Exposition de Buenos-Ayres ; L'exposition de Philadelphie.—Agence de Lévis.—Pour rire.—Vingt mille Bœufs sous les mers (suite).—Boutier et longévité.—Pensées.—Ottawa avant de devenir capitale (suite et fin).—Un duel entre deux princes.—Les inondations.—Rosalba ou deux amours, épisode de la révolution de 1837.—Courrier des dames.—Conseils d'hygiène pratique.—Le prince de Radziwiłł.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Prix du marché de détail à Montréal.—Le jeu de dames. GRAVURES : Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne, impératrice des Indes ; Exposition à Buenos-Ayres de produits destinés à Philadelphie ; Ouverture de l'exposition de Philadelphie ; Chant de la cantate de Whittier par 600 voix devant Memorial-Hall ; Le président Grant et les commissaires passant par le "Main-Building" ; Pavillon des femmes à l'exposition de Philadelphie.

REVUE EUROPEENNE

Deux abdications en perspective ont occupé, dans ces derniers temps, les journaux et les revues : le Czar renoncerait au trône en faveur de son héritier présomptif ; Victor-Emmanuel abdiquerait en faveur du prince Humbert. Ces deux changements en amèneraient naturellement beaucoup d'autres dans la politique de l'Europe. Quant à Victor-Emmanuel, on donne comme une des raisons qui l'engageraient à déposer la couronne, les ennuis que lui ont causés, dernièrement, des lettres de change sur lesquelles on avait apposé sa signature, le faussaire étant le fils qu'il a de son mariagemorganatique. Enlacés dans les filets d'une de ces brillantes et dangereuses aventurières qui parcourent l'Europe à la chasse de quelque royal gibier, ce jeune homme et un grand duc de Russie ont été bien et dûment pris et plumés par cette nouvelle Lolla-Montès à qui l'Amérique, paraît-il, a donné naissance. En même temps que cette rumeur d'abdication, il en est une autre qui est encore moins vraisemblable : les républicains italiens se prononceraient en faveur d'une république fédérative qui ferait des anciens États du Pape une des provinces confédérées et rendrait au souverain pontife une sorte de souveraineté. C'était, si l'on s'en souvient, à peu près le plan que Napoléon III avait proposé dans une de ses fameuses brochures ; mais il y a tout lieu de croire qu'aujourd'hui comme alors, ce n'est qu'un leurre à l'adresse des catholiques.

Pour ce qui est de la Russie, il est évident que, dans les circonstances actuelles, la rumeur, qui a été démentie, n'est, dans un certain sens, que prématurée. Il devient de plus en plus nécessaire que le futur czar s'initie aux affaires si compliquées et si lourdes de cet immense empire, et l'on conçoit que son influence augmente à mesure qu'il y prend une plus large part. Il fut un temps où la cour de Berlin recevait ses inspirations de Saint-Petersbourg : M. de Bismark voudrait intervertir les rôles aujourd'hui, et comme le Czarewitch a la réputation d'être peu favorable au prince chancelier, l'opinion publique se montre très-satisfaite en lui voyant prendre une part active aux affaires. Il se fait en effet en ce moment, en Russie, à la suite de l'émancipation des serfs, un autre mouvement d'émancipation non moins important : c'est celui des classes lettrées et intelligentes de la bourgeoisie, qui se sentent fatiguées de la domination bureaucratique des Allemands. Une proportion très-notable des fonctionnaires publics, depuis un certain nombre d'années, sont des émigrés ou des descendants d'émigrés allemands ; ils forment comme une espèce de caste à part, laquelle a réussi à s'emparer des meilleurs postes dans la diplomatie et dans l'administration. Cet état de choses, dû à l'insouciance et à l'esprit de dissipation des classes nobles, à l'apathie et au manque d'instruction des classes moyennes, maintenant que ces dernières ont plus de liberté, de bien-être et d'ambition, provoque une réaction sérieuse : on criera bientôt : "La Russie pour les Russes et dehors les Allemands !" Dans plusieurs pays, du reste, un semblable esprit se manifeste ; tandis que les Américains de New-York pestent contre le joug des Irlandais, qui se sont depuis longtemps emparés de l'administration municipale et dont l'influence est prépondérante en bien des choses dans cette grande métropole des États-Unis ; tandis que les Californiens font la guerre aux Chinois et veulent expulser ces émigrés industriels et accapareurs—les Alle-

mands, qui deviennent une classe si importante aux États-Unis et en Russie, se plaignent, chez eux, d'être exploités et dévorés par les Juifs. La *Gazette des chemins de fer allemands* disait dernièrement : "Nous avons chassé les jésuites pour ne point cesser d'être Allemands, il nous faut maintenant chasser les Juifs si nous ne voulons pas que tous les Allemands soient des mendiants." Et pour justifier ce cri de terreur, elle fait voir que parmi les gros bonnets de la bourse de Berlin, il y a vingt Juifs contre un Chrétien ; qu'ils sont quatre-vingt-dix contre un dans la direction des principales compagnies commerciales et de chemins de fer ; qu'ils possèdent un dixième de la propriété imposable à Berlin ; et que *Unter den Linden*, qui est l'équivalent de l'avenue des Champs-Élysées de Paris, et où il n'y avait pas un seul Juif il y a vingt-cinq ans, est tellement occupée aujourd'hui par les riches enfants d'Israël, que le peuple l'appelle "Judengasse," le boulevard des Juifs !

Nous n'en faisons pas nos compliments à M. de Bismark ; mais ce grand diplomate, qui a su plus d'une fois mettre l'or d'Israël au service de ses intrigues, a bien mérité de voir la juiverie s'installer en maîtresse près du palais de Frederick. Qu'y faire cependant ? Courir sus aux Juifs serait beaucoup trop moyen-âge pour le pays du *Kulturkampf*, grand mot avec lequel les Allemands veulent se faire croire plus savants que le reste des humains. Cependant, tout en disant beaucoup de mal du moyen-âge, on revient quelquefois à ses institutions sous une forme ou sous une autre. Telle réforme demandée à grands cris par les associations ouvrières nous conduirait tout droit aux *jurandes* et aux *maîtrises*, et en tout cela comme en bien d'autres choses, c'est avec du vieux que l'on veut faire du neuf. Du reste, le monde est plein de cette espèce de logique, qui fait, par exemple, qu'après avoir dévasté la moitié de leur pays pour la liberté des nègres, les Américains, qui, ainsi que les Européens, s'établissent en Chine malgré les Chinois, refusent à ceux-ci la liberté de venir en Amérique. Pour tout cela il y a toujours un prétexte. Dans ce dernier cas, celui des Chinois, on dit : ils sont païens, immoraux, malpropres. A la bonne heure ; mais est-ce bien là la véritable raison ? S'ils étaient une source de profit pour la république ; si, au lieu d'en emporter de l'or ils en apportaient, s'occuperaient beaucoup de leur paganisme, de leur immoralité, de leur malpropreté ? Pas le moins du monde. Mais ils sont industriels, imitateurs ; ils apprennent dans un instant les secrets de l'ouvrier américain ; ils travaillent aussi bien, plus vite, à meilleur marché ; ils usent de peu, ils ne dépensent rien ou presque rien, ils accumulent de l'or et se sauvent avec quand ils croient en avoir fait assez ; vite il faut les chasser, les tuer, brûler le quartier qu'ils habitent. Et voilà comment, au dix-neuvième siècle, les philanthropes entendent la philanthropie ! Et cela se passe au moment où l'on convoque l'univers entier à venir contempler les splendeurs de l'égalité, de la liberté et de la fraternité dans la ville de l'amour fraternel par excellence ! Disons, pour être justes, que nos amis de la Colombie-Britannique paraissent vouloir imiter ce mouvement, avec moins de violence cependant, jusqu'à présent du moins, et en se renfermant dans les bornes d'une *fiscalité* plus ou moins discutable.

D'ailleurs, c'est le même principe partout : droit suprême de la force, intolérance de l'égoïsme, de la jalousie et de la cupidité ! Les fonctionnaires allemands sont plus habiles, plus instruits, plus actifs que nous, disent les Russes ; chassons-les ! les jésuites ont plus de science, plus de zèle, plus d'adresse que nous, disent à leur tour les Allemands, ils seraient bien capables de nous endoctriner : avec eux il n'y a pas de *Kulturkampf* qui tienne : chassons-les ! Puis ensuite, ajoutent-ils, les Juifs sont plus rusés, plus après au gain que nous (c'est beaucoup dire) ; ils gagnent tous les jours du terrain ; chassons-les comme nous avons chassé les jésuites !

Si l'on en croyait M. Newgate, M.

Whaller et quelques autres fanatiques du parlement anglais, on chasserait aussi de ce pays les religieuses et toutes les communautés catholiques enseignantes. N'enseignent-elles pas mieux et à meilleur marché que les institutions rivales ? De là toutes les calomnies que ces messieurs ont osé débiter en plein parlement à l'appui de leur demande d'enquête. Une imposante majorité a, comme à l'ordinaire, fait justice de ces romans à la *Maria Monk*, et donné gain de cause au bon sens, à la décence publique et à la vérité.

Le ministère Disraeli, malgré sa force imposante, joue de malheur depuis quelque temps. Il semble vouloir se mettre, de gaité de cœur, toutes sortes d'affaires sur les bras. La plus grosse et la plus importante pour nous est l'abrogation du traité d'extradition avec les États-Unis. Il ne serait pas juste, cependant, d'en donner tout le blâme au ministère actuel, puisque l'étrange loi par laquelle on a prétendu modifier les stipulations d'un traité remonte à 1870. Winslow, arrêté pour faux à Londres, sera, dit-on, probablement mis en jugement pour un tout autre délit non spécifié dans le traité : avant de le livrer, on demande au gouvernement américain de donner une garantie qu'il n'en sera pas ainsi. M. Grant répond à cette prétention par l'abrogation du traité lui-même, droit que la clause 11 confère aux deux parties. N'aurait-il pas mieux valu négocier ? On en viendra là sans doute. En attendant, la chose est très-sérieuse au moment où l'exposition universelle va attirer tant de mauvais sujets si près de nous. N'est-ce pas, du reste, une matière sur laquelle le Canada, comme plus exposé et plus intéressé que l'Angleterre, aurait droit à une législation spéciale ? Avis à nos hommes d'état.

La Reine est toujours en Allemagne, et le prince de Galles, ayant reçu de ses médecins le conseil très-sage de ne point s'aventurer dans sa brumeuse patrie avant les beaux jours, de crainte d'une transition trop brusque au sortir des chaudes régions de l'extrême Orient, a visité Gibraltar, Madrid et Lisbonne. Il est bien certainement le *Prince-errant* de la monarchie contemporaine ; mais lorsqu'on écrira sa légende, on trouvera peut-être que ses pégrinations auront coûté à la riche Albion quelque chose de plus que les cinq sous traditionnels d'Ashvérus.

Quant au voyage de la Reine, ceux qui y ont cherché quelque arrière-pensée de combinaisons politiques en sont, jusqu'à présent, pour leurs frais. Le gouvernement de Saxe-Cobourg a fait démentir les bruits qui couraient au sujet de la cession de ce duché ; d'un autre côté, l'empereur Guillaume s'est trouvé trop enrhumé pour aller à la rencontre de sa fidèle et loyale cousine. A son âge, il est permis de croire que cette indisposition n'avait rien de diplomatique ; sans elle, cependant, on aurait fait bien des projets et bâti bien des systèmes sur une simple entrevue du nouvel empereur avec la nouvelle impératrice.

On a bien pu trouver, et nous-même nous avons en effet trouvé un peu puériles les craintes et l'irritation qu'ont causées ce nouveau titre d'impératrice ; mais il est malheureux que plusieurs circonstances contribuent à entretenir la mauvaise humeur de John Bull. Au nombre de ces circonstances se trouvent les débats singuliers dans lesquels M. Lowe, ancien sous-secrétaire d'Etat, a mis en cause le nom de la souveraine pour se donner le mérite, ainsi qu'à ses collègues, d'avoir résisté à la fantaisie *impériale*, et le démenti qui lui a été infligé. Les Anglais ont coutume de tenir plus respectueusement le nom de leur souverain éloigné de leurs débats politiques. La longue absence de la reine pendant une session du parlement, et la manière dont s'est fait son départ, ont aussi beaucoup déplu. Tous les trains, de Londres à Portsmouth, avaient été suspendus pour faire la voie libre au train royal, et pour celui qui connaît comment John Bull, sa montre d'or à la main, tient compte de chaque minute de retard, doit juger si cela lui a fait plaisir. On a rapproché malicieusement cette affaire à celle du *Mistletoe*, ce yacht de plaisance coulé à

fond par l'*Alberta*, qui portait la reine Victoria et sa fortune, et l'on a dit qu'après tout, il valait peut-être mieux laisser passer le train royal que de s'exposer à le rencontrer. Cette affaire du *Mistletoe* a dans le parlement, et est encore dans la presse, l'occasion de discussions très-dégradables. Les enquêtes faites successivement devant deux jurés n'ayant point donné de résultats, l'amiralauté en a fait faire une qui a été le sujet de ces débats. Le sans-gêne du prince de Leningent devant la commission (c'était le commandant du yacht royal, et il est parent du prince Albert), le ton un peu impertinent des ministres dans la chambre, enfin, le fait qu'une cousine de Sir Robert Peel et deux hommes de l'équipage ont perdu la vie sans parler des blessés et de la perte du yacht *Mistletoe*, tout cela fait qu'on s'est demandé avec amertume si le soin de la personne de la reine ne pourrait pas mieux se concilier avec le respect dû à la vie et à la propriété de ses sujets. Il a fallu qu'à l'opinion publique, loin d'être satisfaite par le blâme officiel infligé au prince de Leningent, ait été bien mécontente pour qu'on ait pu s'exprimer dans la Chambre des Communes comme l'a fait M. Anderson

Le gouvernement, a-t-il dit, s'imagine que le public doit simplement payer et se taire ; il a l'air de se croire déjà sous une impératrice. Si le premier ministre avait été un républicain rouge, il n'aurait pas pu mieux s'y prendre pour faire avancer sa cause... Il y a des membres de cette chambre encore plus avancés que moi, qui me blâment d'avoir provoqué cette discussion. Ils me disent : Pourquoi donc attaquez-vous le gouvernement ? Il va magnifiquement. Laissez-le faire, il discrédite la monarchie, et plus il ira, plus vite nous serons débarrassés de la royauté.

Ce langage est audacieux, il faut l'avouer ; mais certains journaux français ont le tort de pousser trop loin les conclusions qu'ils en tirent et de voir déjà l'Angleterre en république. John Bull, s'il se fâche pour tout de bon, se contentera de changer de ministres ; il huera ou sifflera celui-ci ou celui-là, et tout sera dit.

Du reste, l'Angleterre et les autres puissances européennes auront probablement bientôt à s'occuper de choses plus sérieuses que de toutes ces questions d'étiquette. La question de l'Herzégovine, au lieu de se régler comme on l'avait espéré, devient de plus en plus grave. L'Autriche et la Russie, ayant chargé le baron Rodich de réunir les principaux chefs de l'insurrection et de leur persuader de mettre bas les armes, leur assurant que, cette fois, les puissances veilleraient à leurs intérêts, et forceraient la Turquie à exécuter les conventions, ceux-ci ont répondu : "On nous a maintes fois déjà octroyé des droits, mais jamais on n'a tenu parole. Il nous faut des actes aujourd'hui, et non des promesses. Nous préférons mourir plutôt que de retourner sous le joug des Turcs, sans droits et sans protection." Ils n'ont point voulu sortir de là, et la conférence s'est rompue sur cette dernière parole des chefs : "Excellence, nous n'avons pas foi !" Malgré la supériorité de ses forces, la Turquie a jusqu'ici été bien et dûment battue par les insurgés ; et d'un autre côté, grâce à son obstination, les puissances du Nord se trouvent dans une impasse qui nécessite en ce moment une conférence des trois ministres Gortschakof, Bismark et Andrassy.

Que sortira-t-il de tout cela ? Les événements semblent se précipiter avec cette sorte de fatalité qui se remarque toujours à l'approche des grandes crises. A peine les chefs de l'Herzégovine ont-ils refusé les propositions des puissances, que l'incendie se rallume partout. La Bulgarie s'insurge, et, comme si la situation n'était pas assez grave, la triste affaire de Salonique vient encore tout empirer. Une malheureuse femme, qui se laisse pervertir et qui apostasie, excite la colère des nombreux chrétiens de cette ville ; il en résulte une émeute à la suite de laquelle les consuls de France et d'Allemagne sont impitoyablement massacrés. N'y a-t-il pas là le doigt de la Providence, et l'heure de la chute de l'empire Ottoman, de son partage, n'est-elle pas sonnée ?

Les chambres françaises, comme les chambres anglaises, se sont ajournées pour les fêtes de Pâques—il est probable que, dans ces dernières surtout, les affaires d'O-

rient doivent être en ce moment le sujet d'interpellations nombreuses.

Les chambres françaises, à part la question des universités et le vote de l'urgence sur la question de l'amnistie, n'ont guère fait autre chose jusqu'ici que valider ou invalider des élections. Tel est l'embarras que causent ces questions, et telle est l'injustice évidente des décisions, que l'on a proposé de renvoyer par une loi, toutes ces affaires devant les tribunaux, comme c'est maintenant le cas en Angleterre et en Canada. Mais on a trouvé que la constitution s'y opposait.

Tandis que la gauche continue à décrier impitoyablement la droite, M. Ricard destitue ou déplace les préfets pour assurer à la république des fonctionnaires républicains. Aux dernières dates, pas moins de 71 préfets avaient été destitués ou transférés à d'autres départements, et les journaux républicains demandent avec force clameurs que ceux qui restent aient le même sort.

M. de Chazelles, préfet du Cantal, que l'on a voulu changer de département, a répondu au ministre avec autant d'esprit que d'indépendance: "Avez-vous supposé que la politique que je suis dans un département, je ne la suivrai pas dans un autre?" Et il a prié M. Ricard d'accepter sa démission pure et simple.

Au fond, il ne s'agit point tant de punir des fonctionnaires dont on aurait à se plaindre, que de placer des amis. Aussi a-t-on spirituellement appelé les nouvelles nominations des *œufs de Pâques*.

La grande fête chrétienne, et surtout catholique, a été, par le redoublement de ferveur des fidèles, par les nombreuses communions, comme une sorte de protestation contre les attaques réitérées des anti-catholiques.

Ces fêtes, dit M. Gaillardet dans une de ses correspondances au *Courrier des Etats-Unis*, qui sont, avec celles de Noël, la plus grande solennité du christianisme, ont mis en relief d'une façon frappante le courant d'opinions qui partage aujourd'hui la France en deux camps opposés: celui des croyants et celui des incrédules. Jamais la foule n'a été plus grande dans les églises de Paris, où les messes se sont renouvelées de demi-heure en demi-heure, depuis le petit jour jusque dans l'après-midi. Parmi les communicants figuraient autant d'hommes que de femmes, autant de vieillards que d'enfants; car c'est dans les deux âges extrêmes de la vie, quand on y entre et quand on est près d'en sortir, que la croyance en Dieu pénètre dans les âmes, ou y revient avec plus de force. Pour l'un, c'est la foi de l'innocence; pour l'autre, c'est la peur de la mort. Si la virilité est au contraire, l'époque ordinaire de l'indifférence, c'est parce qu'elle est également loin du commencement et de la fin, et qu'elle oublie l'un et l'autre au milieu des passions et des désenchantements qui sont de la vie un combat. Les hommes qui sont obligés de gagner le pain de chaque jour à la sueur de leur front, les déshérités comme ils s'appellent, sont facilement amenés à douter de la Providence. Voilà pourquoi les envieux et les paresseux sont tous incrédules, et ces classes ont pris aujourd'hui des proportions immenses, grâce à la politique qui est entrée dans nos mœurs avec nos révolutions, et dont toutes les doctrines se résument en ces huit mots: "Ote-toi de là que je m'y mette."

Victor Hugo a profité de la vacance pour faire des siennes. Il a tenu, en société avec Louis Blanc, une grande réunion démocratique, sous prétexte de deux conférences à propos de l'exposition de Philadelphie et de l'envoi d'une députation d'ouvriers français. A la suite d'un discours renversant comme à l'ordinaire, du grand apôtre de l'humanité, on a fait une quête qui n'a produit que 1,200 francs, ce qui donne la mesure de la sincérité de ces messieurs. "Dans cette illustre Amérique, vous arrivez d'Orient, vous avez pour étendard l'aurore, vous serez des hommes éclairants," a dit le poète-orateur. Tout cela pour douze cents francs! pourrait-on lui répondre!

L'exposition universelle de cette année préoccupe, du reste, tellement les esprits en Europe, que le gouvernement français s'est hâté d'assurer à la France le bénéfice de la prochaine. Elle aura lieu à Paris en 1878, *s'il plaît à Dieu*; c'est le cas plus que jamais d'ajouter cet indispensable *proviso* des événements humains. M. Auguste Boucher, dans la chronique politique du *Correspondant*, fait à ce sujet de mélancoliques réflexions dont la justesse et l'appropos ne sont cependant, hélas! que trop évidentes.

Le *Journal Officiel*, dit-il, annonce au monde qu'il y aura une exposition universelle à Paris, en 1878; et les républicains y conviennent toutes les nations avec un orgueil que la fortune, nous le souhaitons pour notre patrie, voudra bien ne point démentir. Nous les laisserons exhorter les peuples à venir admirer dans les arts glorieux et dans les riches industries de la France, le génie même de la république; il a toujours plu à leurs déclamateurs de célébrer comme des dons de la république, jusqu'aux moissons dorées par notre soleil, et de compter comme des biens constitutionnels ces immortelles forces de la France que son goût, ses traditions séculaires, son intelligence, son économie, amassent à côté des gouvernements dont les chutes ébranlent si souvent le sol.

Pauvre France! les partis ont bien abusé de sa prodigieuse vitalité; ils ont bien violemment compté à leur profit les trésors de son travail fécond, les ressources de son cœur vaillant, les présents du Dieu qui la fit si généreuse et qui lui donna, sous le ciel de l'Europe, une place si grande et si belle. Pour nous, ah! nous avons aussi un tressaillement de joie, à penser que dans deux ans, sept années après tant de douloureuses calamités, la France offrira à l'univers l'hospitalité d'une paix qui rassemble et montre tout ce que la civilisation a conquis ici-bas sur la nature, sur le temps, sur la misère ou sur la faiblesse humaine; et cette hospitalité, nous savons bien que la France l'offrira en reine. Oui, nous aussi, nous saluons avec une émotion patriotique le jour où la France aura reçu sous la tente pompeuse de cette exposition, les produits et les tributs du globe entier. Mais qu'on le pardonne à notre inquiétude et à la tristesse qui nous restera jusqu'à l'heure où la France aura recouvré tout le patrimoine de sa puissance et de sa gloire; nous n'oublierons pas près de ces magnificences qu'il y a encore dans nos murs des monuments en ruines, des pierres frappées par le boulet d'un vainqueur ou noircies par le feu de la commune; nous nous souviendrons que, pendant les fêtes d'une autre exposition, les deux hommes qui furent les conquérants de la France en 1870, mesurèrent, du haut de nos collines, l'étendue de cette grande ville pleine de plaisirs et ornée par tant de merveilles; de nouveau, nous penserons qu'il faut aux peuples, pour les préserver, autre chose que ce faste et cet éclat; nous souhaiterons que, dans le trajet d'un avenir si variable, ces deux ans se passent sans que rien retarde ou dérange le dessein de cette brillante solennité; et nous formerons le vœu que la France, avec le noble spectacle de ses œuvres et de ses splendeurs, présente également au monde celui d'un peuple sage, uni, viril, instruit par la leçon de ses malheurs, devenu meilleur dans ses souffrances et qui espère.

Québec, 15 mai 1876.

P. C.

NOS GRAVURES

Victoria Regina.—Sa Majesté la reine d'Angleterre, dont nous célébrons la naissance le 24 mai, et qui vient d'être proclamée impératrice des Indes, est née en 1819, au palais de Kensington. Elle est l'unique enfant de feu le prince Edouard, duc de Kent et Strathern, quatrième fils de George III. Sa mère était princesse de Saxe-Cobourg-Saalfield. A son baptême, qui eut lieu un mois après sa naissance, elle reçut les noms de Alexandrina-Victoria. A la mort de son oncle, le roi Guillaume IV, le 20 juin 1837, elle succéda au trône. Son couronnement eut lieu le 28 juin 1838, à l'abbaye de Westminster, et, le 10 février 1840, elle épousa le prince Francis-Albert-Auguste-Charles-Emmanuel, duc de Saxe, prince de Cobourg et Gotha, qui est mort le 14 décembre 1861.

Les enfants vivants de la reine sont: Victoria-Adélaïde-Marie-Louise, princesse royale, née le 21 novembre 1840; elle épousa, le 25 janvier 1858, S. A. R. Frédéric-William-Nicolas-Charles, prince héritier de Prusse;

Albert-Edward, prince de Galles, né le 9 novembre 1841, qui épousa, le 10 mars 1863, S. A. R. Alexandra, princesse du Danemark;

Alice-Maud-Mary, née le 25 avril 1843; mariée au prince Louis de Hesse;

Alfred-Ernest-Albert, duc d'Edinburgh, né le 6 août 1844;

Helena-Augusta-Victoria, née le 25 mai 1846; mariée au prince Frédéric-Christian-Charles-Auguste, du Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustenburg, général dans l'armée anglaise;

Louise-Caroline-Alberta, née le 18 mars 1848;

Arthur-William-Patrick-Albert, né le 1er mai 1850;

Léopold-George-Duncan-Albert, duc de Saxe, prince de Cobourg et Gotha, né le 7 avril 1857;

Béatrice-Mary-Victoria-Feodore, née le 14 avril 1857.

La plus jeune des enfants de la reine a donc vingt ans. Sa Majesté en a cinquante-huit; il y a quarante ans qu'elle règne. Ses vertus la font citer comme un modèle pour les mères de famille.

DIEU SAUVE LA REINE!

Exposition de Buenos-Ayres.—Une exposition préliminaire des produits de la République Argentine destinés à l'Exposition de Philadelphie, vient d'obtenir le plus grand succès à Buenos-Ayres.

On se figure généralement que la République Argentine, c'est-à-dire la Plata, ne produit que de la laine et des peaux. Cet Etat, qui n'a guère qu'un demi-siècle d'existence et qui fut pendant trois cents ans soumis à l'étouffant régime colonial de l'Espagne, vient de montrer dans cette exposition une richesse que ses habitants eux-mêmes ne soupçonnaient pas. Ce n'a été qu'un cri d'admiration devant cette diversité de produits de l'industrie, de l'agriculture sans compter les matières premières.

La première section de l'Exposition est consacrée aux minéraux; la deuxième aux produits manufacturés; la troisième aux sciences; la quatrième aux beaux-arts (On y remarque plusieurs tableaux de M. Ernest Charton, quise trouve actuellement à Buenos-Ayres); la cinquième aux machines; et la sixième à l'agriculture.

Ces six salles renferment tout ce que produit la République Argentine. Ce vaste pays, qui a quatre ou cinq fois l'étendue de la France, ne possède que deux millions d'habitants. Que lui faut-il pour développer toutes ses richesses? Des bras et des capitaux. Le vaste continent austral, et surtout la République Argentine, est appelé à un brillant avenir. Les pays plats pourront faire le pendant des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, quand ils auront su attirer, par cinquante années de paix et d'une bonne administration, l'excédant de la population européenne pour coloniser leur vaste territoire et exploiter les richesses au sein desquelles ils ont dormi si longtemps.

L'Exposition de Philadelphie.—Nous offrons à nos lecteurs deux gravures qui donnent quelque idée de l'ouverture de la grande Exposition qui se prépare aux Etats-Unis depuis plus d'un an. Comme nous en avons donné un compte-rendu détaillé la semaine dernière, nous y renvoyons pour l'explication de ces gravures qui ont rapport à l'ouverture.

Le pavillon des femmes, dont un dessin se trouve sur la page 252, a pour but l'exposition des ouvrages faits par main de femme seulement. Cet édifice eut son origine dans le refus des commissaires de placer à la disposition de ces dames un département distinct dans le "Main Building." De suite, une souscription fut mise sur pied, et, en peu de temps, le montant nécessaire pour se mettre chez elles fut réuni par ces Américaines énergiques, et la bâtisse s'éleva comme par enchantement. Ce pavillon couvre un espace de 30,000 pieds carrés de superficie, et est tout construit de bois. Il coûte \$30,000. L'exposition dans cet édifice est très-bien classifiée, très-complète et très-intéressante, comprenant les inventions les plus merveilleuses du génie féminin, et les travaux les plus délicats des doigts agiles des filles d'Ève. Des contributions s'y voient qui viennent de toutes les parties du monde.

G. E. D.

AGENCE DE LÉVIS

Nos abonnés de Lévis sont par la présente notifiés que M. Etienne Légaré, de Québec, est seul chargé de l'agence de Lévis, et nous les prions de se tenir prêts à lui payer leurs comptes d'abonnement, lorsqu'il se présentera pour les collecter. Son agence comprend Lévis, Notre-Dame de Lévis, St. Joseph de Lévis, Village Lauzon, Village Bienville, et Québec-sud.

BÉNÉDICTION DU NOUVEAU SÉMINAIRE DE SAINT-GERMAIN DE RIMOUSKI.—Les directeurs de cette institution ont le plaisir d'annoncer que la cérémonie de la bénédiction d'inauguration du nouveau séminaire aura lieu mercredi, le 31 du mois de mai courant, à la suite d'une grande messe pontificale chantée à 8½ heures.

Le soir, il y aura, dans la grande salle de la nouvelle bâtisse, une séance littéraire et musicale de circonstance.

Les directeurs renouvellent respectueusement les invitations, tant spéciales que générales, qu'ils ont eu l'honneur de faire l'automne dernier.

Les membres du clergé et les autres amis de l'éducation qui voudront bien honorer la cérémonie de leur présence, sont prévenus qu'il y aura, la veille et l'avant-veille, des trains spéciaux à prix réduits, sur le Grand-Tronc et l'Intercolonial. On s'attend aussi à ce que des excursions par bateaux à vapeur vont être organisées pour l'occasion. Un train exprès conduira les voyageurs du quai à la station, près du Séminaire.

[Les autres journaux sont priés de reproduire.]

—Le 25 du courant, fête de l'Ascension, la paroisse de Contrecoeur, où est né Mgr. Duhamel, aura l'honneur de recevoir la visite de Sa Grandeur. On parle d'une belle démonstration à ce sujet et d'un nombreux concours.

Tout le diocèse se joindra de cœur aux hôtes de l'évêque d'Ottawa.

Le vapeur *Le Cultivateur* laissera son quai de Montréal à 2 heures P. M., mercredi (24), pour se rendre à Contrecoeur vers le soir.

—Nous accusons réception, avec reconnaissance, de journaux de Philadelphie donnant un compte-rendu détaillé de l'ouverture de l'exposition du Centenaire. Nous sommes redevable de cet envoi à M. Thibault, de la maison Thibault & Lanthier, de cette ville.

POUR RIRE

Bien drôle le mot de la belle-mère, rapporté par le *Charivari*:

De genre à belle-mère:
—Vous prendrez cela comme vous voudrez, belle maman, votre fille est insupportable.
—Si vous croyez me l'apprendre!
—Ah! bah!
—Tiens, si elle était sociable, est-ce que vous pensez que je vous l'aurais donnée?

**

Pour les horreurs de la fin, quelques proverbes déguisés, ou la sagesse des nations avec un *faux nez*:

—L'on ne s'embarque jamais sans bisquer.
—La mère Moreaux, c'est la mère à boire.
—Qu'on se nettoie soi-même—dit le sage.
—Ce qui est digéré n'est pas perdu.
—La clé des champs, c'est la clé du sol.
—Toutes les fois que l'on est treize à table, il y en a toujours un qui meurt le premier.
—Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois—s'embêtent.
—La richesse ne fait pas le bon air.
—Il y a loin de la croupe aux lèvres.
—Où il n'y a rien, le roi perce droit.
—Il ne faut pas ouvrir deux lèvres à la fois.
—Nul ne profite dans son pays.
—Un malheur est bien vite arrivé—depuis l'invention des chemins de fer.
—Le jus d'une orange ressemble au chien de Jean de Vivelle, il s'enfuit quand on la pèle.

**

Dans une école de village:
Le maître.—Si d'un nombre entier je retire un quart quatre fois, qu'est-ce qu'il en reste?
Aucun des bambins ne bouge.

Le maître.—Vous ne comprenez pas. Eh bien, voilà une pêche, je la coupe en quatre morceaux! mangez-les.

Et il les tend aux quatre moutards les plus rapprochés.

Le maître.—C'est fini. Qu'est-ce qu'il en reste?

Un bambin, levant vivement la main.—M'sieu! m'sieu! je sais: C'est le noyau!

**

Dialogue recueilli par l'*Événement*:

Deux amis se rencontrent au coin du boulevard Montmartre et de la rue Vivienne, après s'être perdus de vue depuis dix ans.

L'un a l'air pauvre.

L'autre est fort bien mis.

Le premier.—Eh! mon cher Paul, c'est toi? Que je suis aise de te revoir. Mais quel chic! Te voilà mis comme feu Brummel...

L'autre.—J'ai assez bien fait mon chemin depuis que nous nous sommes vus. Et vous?

Le premier.—Moi, je suis toujours pauvre comme Job. Mais enfin, tu es content?

L'autre.—Très-content...

Le premier.—Je t'en félicite.

L'autre.—Je vous remercie...

Le premier, le pauvre, éclate de rire; l'autre lui demande le motif de cette hilarité.

—C'est que, répond le guezux joyeux, je te dis tu et tu me réponds vous... Je pensais que les passants qui nous entendent vont te prendre pour mon domestique.



Les murailles se rapprochaient peu à peu (p. 245, col. IV.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XV

ACCIDENT OU INCIDENT ?

Le lendemain, 22 mars, à six heures du matin, les préparatifs de départ furent commencés. Les dernières lueurs du crépuscule se fondaient dans la nuit. Le froid était vif. Les constellations resplendissaient avec une surprenante intensité. Au zénith brillait cette admirable Croix du Sud, l'étoile polaire des régions antarctiques.

Le thermomètre marquait douze degrés au-dessous de zéro, et quand le vent fraîchissait, il causait de piquantes morsures. Les glaçons se multipliaient sur l'eau libre. La mer tendait à se prendre partout. De nombreuses plaques noirâtres, étalées à sa surface, annonçaient la prochaine formation de la jeune glace. Evidemment, le bassin austral, gelé pendant les six mois de l'hiver, était absolument inaccessible. Que devenaient les baleines pendant cette période ? Sans doute, elles allaient par dessous la banquise chercher des mers plus praticables. Pour les phoques et les morses, habitués à vivre sous les plus durs climats, ils restaient sous ces parages glacés. Ces animaux ont l'instinct de creuser des trous dans les ice-fields et de les maintenir toujours ouverts. C'est à ces trous qu'ils viennent respirer ; quand les oiseaux, chassés par le froid, ont émigré vers le nord, ces mammifères marins demeurent les seuls maîtres du continent polaire.

Cependant, les réservoirs d'eau s'étaient remplis, et le *Nautilus* descendait lentement. A une profondeur de mille pieds, il s'arrêta. Son hélice battit les flots, et il s'avança droit au nord avec une vitesse de quinze milles à l'heure. Vers le soir, il flottait déjà sous l'immense carapace glacée de la banquise.

Les panneaux du salon avaient été fermés par prudence, car la coque du *Nautilus* pouvait se heurter à quelque bloc immergé. Aussi, je passai cette journée à mettre mes notes au net. Mon esprit était tout entier à ses souvenirs du pôle. Nous avions atteint ce point inaccessible sans fatigues, sans danger, comme si notre wagon flottant eut glissé sur les rails d'un chemin de fer. Et maintenant, le retour commençait véritablement. Me réserverait-il encore de pareilles surprises ? Je le pensais, tant la série des merveilles sous-marines est inépuisable ! Cependant, depuis cinq mois et demi que le hasard nous avait jetés à ce bord, nous avions franchi quatorze mille lieues, et, sur ce parcours plus étendu que l'Equateur terrestre, combien d'incidents ou curieux ou terribles avaient charmé notre voyage : la chasse dans les forêts de Crespo, l'échouement du détroit de Torrès, le cimetière de corail, les pêcheries de Ceylan, le tunnel arabe, les feux de Santorin, les millions de la baie du Vigo, l'Atlantide, le pôle sud ! Pendant la nuit, tous ces souvenirs passant de rêve en rêve, ne laissèrent pas mon cerveau sommeiller un instant.

A trois heures du matin, je fus réveillé par un choc violent. Je m'étais redressé sur mon lit et j'écoutais au milieu de l'obscurité, quand je fus précipité brusquement au milieu de la chambre. Evidemment, le *Nautilus* donnait une bande considérable après avoir touché.

Je m'accotai au parois et je me trainai par les coursives jusqu'au salon qu'éclairait le plafond lumineux. Les meubles étaient renversés. Heureusement, les vitrines, solidement saisies par le pied, avaient tenu bon. Les tableaux de tri-



Étendu sur un divan (p. 246, col. II.)

bord, sous le déplacement de la verticale, se collaient aux tapisseries, tandis que ceux de babord s'en écartaient d'un pied par leur bordure inférieure. Le *Nautilus* était donc couché sur tribord, et, de plus, complètement immobile.

A l'intérieur, j'entendais un bruit de pas, des voix confuses. Mais le capitaine Nemo ne parut pas. Au moment où j'allais quitter le salon, Ned Land et Conseil entrèrent.

— Qu'y a-t-il ? leur dis-je aussitôt.

— Je venais le demander à monsieur, répondit Conseil.

— Mille diables ! s'écria le Canadien, je le sais bien, moi ! Le *Nautilus* a touché, et, à en juger par la gîte qu'il donne, je ne crois pas qu'il s'en tire comme la première fois dans le détroit de Torrès.

— Mais au moins, demandai-je, est-il revenu à la surface de la mer ?

— Nous l'ignorons, répondit Conseil.

— Il est facile de s'en assurer," répondis-je.



EXPOSITION À BUÉNOS-AYRES DE PRODUITS DESTINÉS À PHILADELPHIE

Je consultai le manomètre. A ma grande surprise, il indiquait une profondeur de trois cent soixante mètres.

—Qu'est-ce que cela veut dire ? m'écriai-je.

—Il faut interroger le capitaine Nemo, dit Conseil.

—Mais où le trouver ? demanda Ned Land.

—Suivez-moi, dis-je à mes deux compagnons.

Nous quittâmes le salon. Dans la bibliothèque, personne. A l'escalier central, au poste de l'équipage, personne. Je supposai que le capitaine Nemo devait être posté dans la cage du timonnier. Le mieux était d'attendre. Nous revînmes tous trois au salon.

Je passai sous silence les récriminations du Canadien. Il avait beau jeu pour s'emporter. Je le laissai exhaler sa mauvaise humeur tout à son aise, sans lui répondre.

Nous étions ainsi depuis vingt minutes, cherchant à surprendre les moindres bruits qui se produisaient à l'intérieur du *Nautilus*, quand le capitaine Nemo entra. Il ne sembla pas nous voir. Sa physionomie, habituellement si impassible, révélait une certaine inquiétude. Il observa silencieusement la boussole, le manomètre, et vint poser son doigt sur un point du planisphère, dans cette partie qui représentait les mers australes.

Je ne voulus pas l'interrompre. Seulement, quelques instants plus tard, lorsqu'il se tourna vers moi, je lui dis en retournant contre lui une expression dont il s'était servi au détroit de Torrès :

—Un incident, capitaine ?

—Non, monsieur, répondit-il, un accident cette fois.

—Grave ?

—Peut-être.

—Le danger est-il immédiat ?

—Non.

—Le *Nautilus* s'est échoué ?

—Oui.

—Et cet échouement est venu ?

—D'un caprice de la nature, non de l'impéritie des hommes. Pas une faute n'a été commise dans nos manœuvres. Toutefois, on ne saurait empêcher l'équilibre de produire ses effets. On peut braver les lois humaines, mais non résister aux lois naturelles.

Singulier moment que choisissait le capitaine Nemo pour se livrer à cette réflexion philosophique. En somme, sa réponse ne m'apprenait rien.

—Puis-je savoir, monsieur, lui demandai-je, quelle est la cause de cet accident ?

—Un énorme bloc de glace, une montagne entière s'est retournée, me répondit-il. Lorsque les ice-bergs sont minés à leur base par des eaux plus chaudes ou par des chocs réitérés, leur centre de gravité remonte. Alors, ils se retournent en grand, ils culbutent. C'est ce qui est arrivé. L'un de ces blocs, en se renversant, a heurté le *Nautilus* qui flottait sous les eaux.

Puis, glissant sous sa coque et le relevant avec une irrésistible force, il l'a ramené dans des couches moins denses, où il se trouve couché sur le flanc.

—Mais ne peut-on dégager le *Nautilus* en vidant ses réservoirs, de manière à le remettre en équilibre ?

—C'est ce qui se fait en ce moment, monsieur. Vous pouvez entendre les pompes fonctionner. Voyez l'aiguille du manomètre. Elle indique que le *Nautilus* remonte, mais le bloc de glace remonte avec lui, et jusqu'à ce qu'un obstacle arrête son mouvement ascensionnel, notre position ne sera pas changée.

En effet, le *Nautilus* donnait toujours la même bande sur tribord. Sans doute, il se redresserait, lorsque le bloc s'arrêterait lui-même. Mais à ce moment, qui sait si nous n'aurions pas heurté la partie supérieure de la banquise, si nous ne serions pas effroyablement pressés entre les deux surfaces glacées ?

Je réfléchissais à toutes les conséquences de cette situation. Le capitaine Nemo ne cessait d'observer le manomètre. Le *Nautilus*, depuis la chute de l'ice-berg, avait remonté de cent cinquante pieds environ, mais il faisait toujours le même angle avec la perpendiculaire.

Soudain un léger mouvement se fit sentir dans la coque. Evidemment, le *Nautilus* se redressait un peu. Les objets suspendus dans le salon reprenaient sensiblement leur position normale. Les parois se rapprochaient de la verticalité. Personne de nous ne parlait. Le cœur ému, nous observions, nous sentions le redressement. Le plancher redevenait horizontal sous nos pieds. Dix minutes s'écoulèrent.

—Enfin, nous sommes droit ! m'écriai-je.

—Oui, dit le capitaine Nemo, se dirigeant vers la porte du salon.

—Mais flotterons-nous ? lui demandai-je.

—Certainement, répondit-il, puisque les réservoirs ne sont pas encore vidés, et que vidés, le *Nautilus* devra remonter à la surface de la mer.

Le capitaine sortit, et je vis bientôt que, par ses ordres, on avait arrêté la marche ascensionnelle du *Nautilus*. En effet, il aurait bientôt heurté la partie inférieure de la banquise, et mieux valait le maintenir entre deux eaux.

—Nous l'avons échappé belle ! dit alors Conseil.

—Oui. Nous pouvions être écrasés entre ces blocs de glace, ou tout au moins emprisonnés. Et alors, faute de pouvoir renouveler l'air... Oui ! nous l'avons échappé belle !

—Si c'est fini ! murmura Ned Land.

Je ne voulus pas m'en tenir avec le Canadien une discussion sans utilité, et je ne répondis pas. D'ailleurs, les panneaux s'ouvrirent en ce moment, et la lumière extérieure fit irruption à travers la vitre dégagée.

Nous étions en pleine eau, ainsi que je l'ai dit ; mais, à une distance de dix mètres, sur chaque côté du *Nautilus*, s'élevait une éblouissante muraille de glace. Au-dessus et au-dessous, même muraille. Au-dessus, parce que la surface inférieure de la banquise se développait comme un plafond immense. Au-dessous, parce que le bloc culbuté, ayant glissé peu à peu, avait trouvé sur les murailles deux points d'appui qui le maintenaient dans cette position.

Le *Nautilus* était emprisonné dans un véritable tunnel de glace, d'une largeur de vingt mètres environ, rempli d'une eau tranquille. Il lui était donc facile d'en sortir en marchant soit en avant soit en arrière, et de reprendre ensuite, à quelques centaines de mètres plus bas, un libre passage sous la banquise.

Le plafond lumineux avait été éteint, et cependant, le salon resplendissait d'une lumière intense. C'est que la puissante réverbération des parois de glace y renvoyait violemment les nappes du fanal. Je ne saurais peindre l'effet des rayons voltaïques sur ces grands blocs capricieusement découpés, dont chaque angle, chaque arête, chaque facette, jetait une lueur différente, suivant la nature des veines qui couraient dans la glace. Mine éblouissante de gemmes, et particulièrement de saphirs qui croisaient leurs jets bleus avec le jet des émeraudes. Ça et là des nuances opalines d'une douceur infinie couraient au milieu de points ardents comme autant de diamants de feu dont l'œil ne pouvait soutenir l'éclat. La puissance du fanal était centuplée, comme celle d'une lampe à travers les lames lenticulaires d'un phare de premier ordre.

—Que c'est beau ! Que c'est beau ! s'écria Conseil.

—Oui ! dis-je, c'est un admirable spectacle. N'est-ce pas, Ned ?

—Eh ! mille diables ! oui, riposta Ned Land. C'est superbe ! Je rage d'être forcé d'en convenir. On n'a jamais rien vu de pareil. Mais ce spectacle-là pourra nous coûter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme !

Ned avait raison. C'était trop beau. Tout à coup, un cri de Conseil me fit retourner.

—Qu'y a-t-il ? demandai-je.

—Que monsieur ferme les yeux ! que monsieur ne regarde pas ?

Conseil, ce disant, appliquait vivement ses mains sur ses paupières.

—Mais qu'as-tu, mon garçon ?

—Je suis ébloui, aveuglé !

Mes regards se portèrent involontairement vers la vitre, mais je ne pus supporter le feu qui la dévorait.

Je compris ce qui s'était passé. Le *Nautilus* venait de se mettre en marche à grande vitesse. Tous les éclats tranquilles des murailles de glace s'étaient alors changés en raies fulgurantes. Les feux de ces myriades de diamants se confondaient. Le *Nautilus*, emporté par son hélice, voyageait dans un fourreau d'éclairs.

Les panneaux du salon se refermèrent alors. Nous tenions nos mains sur nos yeux tout imprégnés de ces lueurs concentriques qui flottent devant la rétine, lorsque les rayons solaires l'ont trop violemment frappée. Il fallut un certain temps pour calmer le trouble de nos regards.

Enfin, nos mains s'abaissèrent.

—Ma foi, je ne l'aurais jamais cru, dit Conseil.

—Et moi, je ne le crois pas encore ! riposta le Canadien.

—Quand nous reviendrons sur terre, ajouta Conseil, blasés sur tant de merveilles de la nature, que penserons-nous de ces misérables continents et des petits ouvrages sortis de la main des hommes ! Non ! le monde habité n'est plus digne de nous !

De telles paroles dans la bouche d'un impassible Flamand montrent à quel degré d'ébullition était montée notre enthousiasme. Mais le Canadien ne manqua pas d'y jeter sa goutte d'eau froide.

—Le monde habité ! dit-il en secouant la tête. Soyez tranquille, ami Conseil, nous n'y reviendrons pas !

Il était alors cinq heures du matin. En ce moment, un choc se produisit à l'avant du *Nautilus*. Je compris que son éperon venait de heurter un bloc de glace. Ce devait être une fausse manœuvre, car ce tunnel sous-marin, obstrué de blocs, n'offrait pas une navigation facile. Je pensai donc que le capitaine Nemo, modifiant sa route, tournerait ces obstacles ou suivrait les sinuosités du tunnel. En tout cas, la marche en avant ne pouvait être absolument enrayée. Toutefois, contre mon attente, le *Nautilus* prit un mouvement rétrograde très-prononcé.

—Nous revenons en arrière ? dit Conseil.

—Oui, répondit-je. Il faut que, de ce côté, le tunnel soit sans issue.

—Et alors ?

—Alors, dis-je, la manœuvre est bien simple. Nous retournerons sur nos pas, et nous sortirons par l'orifice sud. Voilà tout.

En parlant ainsi, je voulais paraître plus rassuré que je ne l'étais réellement. Cependant, le mouvement rétrograde du *Nautilus* s'accélérait, et, marchant à contre-hélice, il nous entraînait avec une grande rapidité.

—Ce sera un retard, dit Ned.

—Qu'importe quelques heures de plus ou de moins, pourvu qu'on sorte.

—Oui, répéta Ned Land, pourvu qu'on sorte !

Je me promenai pendant quelques instants du salon à la bibliothèque. Mes compagnons, assis, se taisaient. Je me jetai bientôt sur un divan, et je pris un livre que mes yeux parcoururent machinalement.

Un quart d'heure après, Conseil, s'étant approché de moi, me dit :

—Est-ce bien intéressant ce que lit monsieur ?

—Très-intéressant, répondis-je.

—Je le crois. C'est le livre de monsieur que lit monsieur !

—Mon livre ?

En effet, je tenais à la main l'ouvrage des *Grands Fonds sous-marins*. Je ne m'en doutais pas. Je fermai le livre et je repris ma promenade. Ned et Conseil se levèrent pour se retirer.

—Restez, mes amis, dis-je en les retenant. Restons ensemble jusqu'au moment où nous serons sortis de cette impasse.

—Comme il plaira à monsieur, répondit Conseil.

Quelques heures s'écoulèrent. J'observais souvent les instruments suspendus à la paroi du salon. Le manomètre indiquait que le *Nautilus* se maintenait à une profondeur constante de trois cents mètres ; la boussole, qu'il se dirigeait toujours vers le sud ; le loch, qu'il marchait avec une vitesse de vingt milles à l'heure, vitesse excessive dans un espace aussi resserré. Mais le capitaine Nemo savait qu'il ne pouvait trop se hâter, et qu'alors, les minutes valaient des siècles.

A huit heures vingt-cinq, un second choc eut lieu. A l'arrière, cette fois. Je pâlis. Mes compagnons s'étaient rapprochés de moi. J'avais saisi la main de Conseil. Nous nous interrogions du regard, et plus directement que si les mots eussent interprété notre pensée.

En ce moment, le capitaine entra dans le salon. J'allai à lui.

—La route est barrée au sud ? lui demandai-je.

—Oui, monsieur. L'ice-berg en se retournant a fermé toute issue.

—Nous sommes bloqués ?

—Oui.

CHAPITRE XVI

FAUTE D'AIR

Ainsi, autour du *Nautilus*, au-dessus, au-dessous, un impénétrable mur de glace. Nous étions prisonniers de la banquise ! Le Canadien avait frappé une table de son formidable poing. Conseil se taisait. Je regardai le capitaine. Sa figure avait repris son impassibilité habituelle. Il s'était croisé les bras. Il réfléchissait. Le *Nautilus* ne bougeait plus.

Le capitaine prit alors la parole :

—Messieurs, dit-il d'une voix calme, il y a deux manières de mourir dans les conditions où nous sommes.

Cet inexplicable personnage avait l'air d'un professeur de mathématiques qui fait une démonstration à ses élèves.

—La première, reprit-il, c'est de mourir écrasés. La seconde, c'est de mourir asphyxiés. Je ne parle pas de la possibilité de mourir de faim, car les approvisionnements du *Nautilus* dureront certainement plus que nous. Préoccupons-nous donc des chances d'écrasement ou d'asphyxie.

—Quant à l'asphyxie, capitaine, répondis-je, elle n'est pas à craindre, car nos réservoirs sont pleins.

—Juste, reprit le capitaine Nemo, mais ils ne donneront que deux jours d'air. Or, voilà trente-six heures que nous sommes enfouis sous les eaux, et déjà l'atmosphère alourdie du *Nautilus* demande à être renouvelée. Dans quarante-huit heures, notre réserve sera épuisée.

—Eh bien, capitaine, soyons délivrés avant quarante-huit heures !

—Nous le tenterons, du moins, en perçant la muraille qui nous entoure.

—De quel côté ? demandai-je.

—C'est ce que la sonde nous apprendra. Je vais échouer le *Nautilus* sur le banc inférieur, et mes hommes, revêtus de scaphandres, attaqueront l'ice-berg par sa paroi la moins épaisse.

—Peut-on ouvrir les panneaux du salon ?

—Sans inconvénient. Nous ne marchons plus.

Le capitaine Nemo sortit. Bientôt des sifflements m'apprirent que l'eau s'introduisait dans les réservoirs. Le *Nautilus* s'abaissa lentement et reposa sur le fond de glace par une profondeur de trois cent cinquante mètres, profondeur à laquelle était immergé le banc de glace inférieur.

—Mes amis, dis-je, la situation est grave, mais je compte sur votre courage et sur votre énergie.

—Monsieur, me répondit le Canadien, ce n'est pas dans ce moment que je vous ennuierai de mes récriminations. Je suis prêt à tout faire pour le salut commun.

—Bien, Ned, dis-je en tendant la main au Canadien.

—J'ajouterai, reprit-il, qu'habile à manier le pic comme le harpon, si je puis être utile au capitaine, il peut disposer de moi.

—Il ne refusera pas votre aide. Venez, Ned.

Je conduisis le Canadien à la chambre où les hommes du *Nautilus* revêtaient leurs scaphandres. Je fis part au capitaine de la proposition de Ned, qui fut acceptée. Le Canadien endossa son costume de mer et fut aussitôt prêt que ses compagnons de travail. Chacun d'eux portait sur son dos l'appareil Rouquayrol auquel les réservoirs avaient fourni un large contingent d'air pur. Emprunt considérable, mais nécessaire, fait à la réserve du *Nautilus*. Quant aux lampes Rumkorf, elles devenaient inutiles au milieu de ces eaux lumineuses et saturées de rayons électriques.

Lorsque Ned fut habillé, je rentraï dans le salon dont les vitres étaient découvertes, et, posté près de Conseil, j'examinai les couches ambiantes qui supportaient le *Nautilus*.

Quelques instants après, nous voyions une douzaine d'hommes de l'équipage prendre pied sur le banc de glace, et parmi eux Ned Land, reconnaissable à sa haute taille. Le capitaine Nemo était avec eux.

Avant de procéder au creusement des murailles, il fit pratiquer des sondages qui devaient assurer la bonne direction des travaux. De longues sondes furent enfoncées dans les parois latérales ; mais après quinze mètres, elles étaient encore arrêtées par l'épaisse muraille. Il était inutile de s'attaquer à la surface plafonnante, puisque c'était la banquise elle-même qui mesurait plus de quatre cents mètres de hauteur. Le capitaine Nemo fit alors sonder la surface inférieure. Là, dix mètres de parois nous séparaient de l'eau. Telle était l'épaisseur de cet ice-field. Dès lors, il s'agissait d'en découper un morceau égal en superficie à la ligne de flottaison du *Nautilus*. C'était environ six mille cinq cent mètres cubes à détacher, afin de creuser un trou par lequel nous descendrions au-dessous du champ de glace.

Le travail fut immédiatement commencé et conduit avec une infatigable opiniâtreté. Au lieu de creuser autour du *Nautilus*, ce qui eût entraîné de plus grandes difficultés, le capitaine Nemo fit dessiner l'immense fosse à huit mètres de sa hanche de bâbord. Puis, ces hommes la tarandèrent simultanément sur plusieurs points de sa circonférence. Bientôt, le pic attaqua vigoureusement cette matière compacte, et de gros blocs furent détachés de la masse. Par un curieux effet de pesanteur spécifique, ces blocs, moins lourds que l'eau, s'enlevaient pour ainsi dire à la voûte du tunnel, qui s'épaississait par le haut de ce dont il diminuait par le bas. Mais peu importait, du moment que la paroi inférieure s'amincissait d'autant.

Après deux heures d'un travail énergique, Ned Land rentra épuisé. Ses compagnons et lui furent remplacés par de nouveaux travailleurs auxquels nous nous joignîmes, Conseil et moi. Le second du *Nautilus* nous dirigeait.

L'eau me parut singulièrement visqueuse, mais je me réchauffai promptement en manœuvrant le pic. Mes mouvements étaient très-libres, bien qu'ils se produisissent sous une pression de trente atmosphères.

Quand je rentraï, après deux heures de travail, pour prendre quelque nourriture et quelque repos, je trouvai une notable différence entre le fluide pur que me fournissait l'appareil Rouquayrol et l'atmosphère du *Nautilus*, déjà chargée d'acide carbonique. L'air n'avait pas été renouvelé depuis quarante-huit heures, et ses qualités vivifiantes étaient considérablement affaiblies. Cependant, en un laps de douze heures, nous n'avions enlevé qu'une tranche de glace épaisse d'un mètre sur la superficie dessinée, soit environ six cents mètres cubes. En admettant que le même travail fût accompli par douze heures, il fallait encore cinq nuits et quatre jours pour mener à bonne fin cette entreprise.

—Cinq nuits et quatre jours ! dis-je à mes compagnons, et nous n'avons que pour deux jours d'air dans les réservoirs.

—Sans compter, répliqua Ned, qu'une fois sortis de cette damnée prison, nous serons encore emprisonnés sous la banquise et sans communication possible avec l'atmosphère !

Réflexion juste. Qui pouvait alors prévoir le minimum de temps nécessaire à notre délivrance ? L'asphyxie ne nous aurait-elle pas étouffés avant que le *Nautilus* eût pu revenir à la surface des flots ? Était-il destiné à périr dans ce tombeau de glace avec tous ceux qu'il renfermait ? La situation paraissait terrible. Mais chacun l'avait envisagée en face, et tous étaient décidés à faire leur devoir jusqu'au bout.

Suivant mes prévisions, pendant la nuit, une nouvelle tranche d'un mètre fut enlevée à l'immense alvéole. Mais le matin, quand, revêtu de mon scaphandre, je parcourus la masse liquide par une température de six à sept degrés au-dessous de zéro, je remarquai que les murailles latérales se rapprochaient peu à peu. Les couches d'eau éloignées de la fosse, que n'échauffait pas le travail des hommes et le jeu des outils, marquaient une tendance à se solidifier. En présence de ce nouveau et imminent danger, que devenaient nos chances de salut, et comment empêcher la solidification de ce milieu liquide, qui eût fait éclater comme du verre les parois du *Nautilus* ?

Je ne fis point connaître ce nouveau danger à mes deux compagnons. A quoi bon risquer d'abattre cette énergie qu'ils employaient au pénible travail du sauvetage ? Mais, lorsque je fus revenu à bord, je fis observer au capitaine Nemo cette grave complication.

—Je le sais, me dit-il de ce ton calme que ne pouvaient modifier les plus terribles conjonctures. C'est un danger de plus, mais je ne vois aucun moyen d'y parer. La seule chance de salut, c'est d'aller plus vite que la solidification. Il s'agit d'arriver premiers. Voilà tout.

Arriver premiers ! Enfin, j'aurais dû être habitué à ces façons de parler !

Cette journée, pendant plusieurs heures, je maniai le pic avec opiniâtreté. Ce travail me soutenait. D'ailleurs, travailler, c'était quitter le *Nautilus*, c'était respirer directement cet air pur emprunté aux réservoirs et fourni par les appareils, c'était abandonner une atmosphère appauvrie et viciée.

Vers le soir, la fosse s'était encore creusée d'un mètre. Quand je rentraï à bord, je faillis être asphyxié par l'acide carbonique dont l'air était saturé. Ah ! que n'avions-nous les moyens chimiques qui eussent permis de chasser ce gaz délétère ! L'oxygène ne nous manquait pas.

Toute cette eau en contenait une quantité considérable, et, en la décomposant par nos puissantes piles, elle nous eût restitué le fluide vivifiant. J'y avait bien songé, mais à quoi bon, puisque l'acide carbonique, produit de notre respiration, avait envahi toutes les parties du navire. Pour l'absorber, il eût fallu remplir des récipients de potasse caustique et les agiter incessamment. Or, cette matière manquait à bord, et rien ne la pouvait remplacer.

Ce soir-là, le capitaine Nemo dut ouvrir les robinets de ses réservoirs, et lancer quelques colonnes d'air pur à l'intérieur du *Nautilus*. Sans cette précaution, nous ne nous serions pas réveillés.

Le lendemain, 26 mars, je repris mon travail de mineur en entamant le cinquième mètre. Les parois latérales et la surface inférieure de la banquette s'épaississaient visiblement. Il était évident qu'elles se rejoindraient avant que le *Nautilus* fût parvenu à se dégager. Le désespoir me prit un instant. Mon pic fut près de s'échapper de mes mains. A quoi bon creuser, si je devais périr étouffé, écrasé par cette eau qui se faisait pierre, un supplice que la férocité des sauvages n'eût pas même inventé. Il me semblait que j'étais entre les formidables mâchoires d'un monstre qui se rapprochait irrésistiblement.

En ce moment, le capitaine Nemo, dirigeant le travail, travaillant lui-même, passa près de moi. Je le touchai de la main et lui montrai les parois de notre prison. La muraille de tribord s'était avancée à moins de quatre mètres de la coque du *Nautilus*.

Le capitaine me comprit et me fit signe de le suivre. Nous rentrâmes à bord. Mon scaphandre ôté, je l'accompagnai dans le salon.

"Monsieur Aronnax, me dit-il, il faut tenter quelque héroïque moyen, ou nous allons être scellés dans cette eau solidifiée comme dans du ciment.

—Oui ! dis-je, mais que faire ?

—Ah ! s'écria-t-il, si mon *Nautilus* était assez fort pour supporter cette pression sans en être écrasé ?

—Eh bien ? demandai-je, ne saisissant pas l'idée du capitaine.

—Ne comprenez-vous pas, reprit-il, que cette congélation de l'eau nous viendrait en aide ? Ne voyez-vous pas que par sa solidification, elle ferait éclater ces champs de glace qui nous emprisonnent, comme elle fait, en se gelant, éclater les pierres les plus dures ? Ne sentez-vous pas qu'elle serait un agent de salut au lieu d'être un agent de destruction ?

—Oui, capitaine, peut-être. Mais quelque résistance à l'écrasement que possède le *Nautilus*, il ne pourrait supporter cette épouvantable pression et s'aplatirait comme une feuille de tôle.

—Je le sais, monsieur. Il ne faut donc pas compter sur les secours de la nature, mais sur nous-mêmes. Il faut s'opposer à cette solidification. Il faut l'enrayer. Non-seulement les parois latérales se resserrent, mais il ne reste pas dix pieds d'eau à l'avant ou à l'arrière du *Nautilus*. La congélation nous gagne de tous les côtés.

—Combien de temps, demandai-je, l'air des réservoirs nous permettra-t-il de respirer à bord ?

Le capitaine me regarda en face.

"Après demain, dit-il, les réservoirs seront vides !"

Une sueur froide m'envahit. Et cependant, devais-je m'étonner de cette réponse ? Le 22 mars, le *Nautilus* s'était plongé sous les eaux libres du pôle. Nous étions au 26. Depuis cinq jours, nous vivions sur les réserves du bord ! Et ce qui restait d'air respirable, il fallait le conserver aux travailleurs. Au moment où j'écrivais ces choses, mon impression est tellement vive encore, qu'une terreur involontaire s'empara de tout mon être, et que l'air semble manquer à mes poumons !

Cependant, le capitaine Nemo réfléchissait, silencieux, immobile. Visiblement, une idée lui traversait l'esprit. Mais il paraissait la repousser. Il se répondait négativement à lui-même. Enfin, ces mots s'échappèrent de ses lèvres :

"L'eau bouillante ! murmura-t-il.

—L'eau bouillante ? m'écriai-je.

—Oui, monsieur. Nous sommes renfermés dans un espace relativement restreint. Est-ce que des jets d'eau bouillante, constamment injectés par les pompes du *Nautilus*, n'élèveraient pas la température de ce milieu et ne retarderaient pas sa congélation ?

—Il faut l'essayer, dis-je résolument.

—Essayons, monsieur le professeur."

Le thermomètre marquait alors moins sept degrés à l'extérieur. Le capitaine Nemo me conduisit aux cuisines où fonctionnaient de vastes appareils distillatoires qui fournissaient l'eau potable par évaporation. Ils se chargèrent d'eau, et toute la chaleur électrique des piles fut lancée à travers les serpentins baignés par le liquide. En quelques minutes, cette eau avait atteint cent degrés. Elle fut dirigée vers les pompes pendant qu'une eau nouvelle la remplaçait au fur et à mesure. La chaleur développée par les piles était telle que l'eau froide, puisée à la mer, après avoir seulement traversé les appareils, arrivait bouillante aux corps de pompe.

L'injection commença, et trois heures après, le thermomètre marquait extérieurement six degrés au-dessous de zéro. C'était un degré de gagné. Deux heures plus tard, le thermomètre n'en marquait que quatre.

"Nous réussissons, dis-je au capitaine, après avoir suivi et contrôlé par de nombreuses remarques les progrès de l'opération.

—Je le pense, me répondit-il. Nous ne serons pas écrasés. Nous n'avons plus que l'asphyxie à craindre."

Pendant la nuit, la température de l'eau remonta à un degré au-dessous de zéro. Les injections ne purent la porter à un point plus élevé. Mais comme la congélation de l'eau de mer ne se produit qu'à moins deux degrés, je fus enfin rassuré contre les dangers de la solidification.

Le lendemain, 27 mars, six mètres de glace avaient été arrachés de l'alvéole. Quatre mètres seulement restaient à enlever. C'étaient encore quarante-huit heures de travail. L'air ne pouvait plus être renouvelé à l'intérieur du *Nautilus*. Aussi, cette journée alla-t-elle toujours en empirant.

Une lourdeur intolérable m'accabla. Vers trois heures du soir, ce sentiment d'angoisse fut porté en moi à un degré violent. Des bâillements me disloquaient les mâchoires. Mes poumons hâletaient en cherchant ce fluide comburant, indispensable à la respiration, et qui se raréfiait de plus en plus. Une torpeur morale s'empara de moi. J'étais étendu sans force, presque sans connaissance. Mon brave Conseil, pris des mêmes symptômes, souffrant des mêmes souffrances, ne me quittait pas. Il me prenait la main, il m'encourageait, et je l'entendais encore murmurer :

"Ah ! si je pouvais ne pas respirer pour laisser plus d'air à monsieur !"

Les larmes me venaient aux yeux de l'entendre parler ainsi.

Si notre situation, à tous, était intolérable à l'intérieur, avec quelle hâte, avec quel bonheur nous rêvions nos scaphandres pour travailler à notre tour ! Les pics résonnaient sur la couche glacée. Les bras se fatiguaient, les mains s'écorchaient, mais qu'étaient ces fatigues, qu'importaient ces blessures ! L'air vital arrivait aux poumons ! On respirait ! On respirait !

Et cependant, personne ne prolongeait au-delà du temps voulu son travail sous les eaux. Sa tâche accomplie, chacun remettait à ses compagnons haletants le réservoir qui devait lui verser la vie. Le capitaine Nemo donnait l'exemple et se soumettait le premier à cette sévère discipline. L'heure arrivée, il cédait son appareil à un autre et retirait dans l'atmosphère viciée du bord, toujours calme, sans une défaillance, sans un murmure.

Ce jour-là, le travail habituel fut accompli avec plus de vigueur encore. Deux mètres seulement restaient à enlever sur toute la superficie. Deux mètres seulement nous séparaient de la mer libre. Mais les réservoirs étaient presque vides d'air. Le peu qui restait devait être conservé aux travailleurs. Pas un atome pour le *Nautilus* !

Lorsque je rentrais à bord, je fus à demi-suffoqué. Quelle nuit ! Je ne saurais la peindre. De telles souffrances ne peuvent être décrites. Le lendemain, ma respiration était oppressée. Aux douleurs de tête se mêlaient d'étourdissants vertiges qui faisaient de moi un homme ivre. Mes compagnons éprouvaient les mêmes symptômes. Quelques hommes de l'équipage râlaient.

Ce jour-là, le sixième de notre emprisonnement, le capitaine Nemo, trouvant trop lents la pioche et le pic, résolut d'écraser la couche de glaces qui nous séparait encore de la nappe liquide. Cet homme avait conservé son sang froid et son énergie. Il domptait, par sa force morale, les douleurs physiques. Il pensait, il combinait, il agissait.

D'après son ordre, le bâtiment fut soulevé, c'est-à-dire soulevé de la couche glacée par un changement de pesanteur spécifique. Lorsqu'il flotta, on le hâla de manière à l'amener au-dessus de l'immense fosse dessinée suivant sa ligne de flottaison. Puis, ses réservoirs d'eau s'emplissant, il descendit et s'emboîta dans l'alvéole.

En ce moment, tout l'équipage rentra à bord, et la double porte de communication fut fermée. Le *Nautilus* reposait alors sur sa couche de glace qui n'avait pas un mètre d'épaisseur, et que les sondes avaient trouée en mille endroits.

Les robinets des réservoirs furent alors ouverts en grand et cent mètres cubes d'eau s'y précipitèrent, accroissant de cent mille kilogrammes le poids du *Nautilus*.

Nous attendions, nous étoucions, oubliant nos souffrances, espérant encore. Nous jouions notre salut sur un dernier coup.

Malgré les bourdonnements qui emplissaient ma tête, j'entendis bientôt des frémissements sous la coque du *Nautilus*. Un dénivellement se produisit. La glace craqua avec un fracas singulier, pareil à celui du papier qui se déchire, et le *Nautilus* s'abaissa.

"Nous passons !" murmura Conseil à mon oreille.

Je ne pus lui répondre. Je saisis sa main. Je la pressai dans une convulsion involontaire.

Tout à coup, emporté par son effroyable surcharge, le *Nautilus* s'enfonça comme un boulet sous les eaux, c'est-à-dire qu'il tomba comme il eût fait dans le vide !

Alors toute la force électrique fut mise sur les pompes, qui aussitôt commencèrent à chasser l'eau des réservoirs. Après quelques minutes, notre chute fut enrayerée. Bientôt même, le manomètre indiqua un mouvement ascensionnel. L'hélice, marchant à toute vitesse, fit tressaillir la coque de tôle jusque dans ses boulons, et nous entraîna vers le nord.

Mais que devait durer cette navigation sous la banquette jusqu'à la mer libre ? Un jour encore ! Je serais mort avant !

A demi étendu sur un divan de la bibliothèque, je suffoquais. Ma face était violette,

mes lèvres bleues, mes facultés suspendues. Je ne voyais plus, je n'entendais plus. La notion du temps avait disparu de mon esprit. Mes muscles ne pouvaient se contracter.

Les heures qui s'écoulaient ainsi, je ne saurais les évaluer. Mais j'eus la conscience de mon agonie qui commençait. Je compris que j'allais mourir.

Soudain, je revins à moi. Quelques bouffées d'air pénétraient dans mes poumons. Etions-nous remontés à la surface des flots ? Avions-nous franchi la banquette ?

Non ! C'étaient Ned et Conseil, mes deux braves amis, qui se sacrifiaient pour me sauver. Quelques atomes d'air restaient encore au fond d'un appareil. Au lieu de le respirer, ils l'avaient conservé pour moi, et, tandis qu'il suffoquait, ils me versaient la vie goutte à goutte ! Je voulus repousser l'appareil. Ils me tinrent les mains, et, pendant quelques instants, je respirai avec volupté.

Mes regards se portèrent vers l'horloge. Il était onze heures du matin. Nous devions être au 28 mars. Le *Nautilus* marchait avec une vitesse effrayante de quarante milles à l'heure. Il se tordait dans les eaux.

Où était le capitaine Nemo ? Avait-il succombé ? Ses compagnons étaient-ils morts avec lui ?

En ce moment, le manomètre indiqua que nous n'étions plus qu'à vingt pieds de la surface. Un simple champ de glace nous séparait de l'atmosphère. Ne pouvait-on le briser ?

Peut-être ! En tout cas, le *Nautilus* allait le tenter. Je sentis, en effet, qu'il prenait une position oblique, abaissant son arrière et relevant son éperon. Une introduction d'eau avait suffi pour rompre son équilibre. Puis, poussé par sa puissante hélice, il attaqua l'ice-field par en-dessous comme un formidable bélier. Il le crevait peu à peu, se retirait, donnait à toute vitesse contre le champ qui se déchirait, et enfin, emporté par un élan suprême, il s'élança sur la surface glacée qu'il écrasa de son poids.

Le panneau fut ouvert, on pourrait dire arraché, et l'air pur s'introduisit à flots dans toutes les parties du *Nautilus*.

(A continuer.)

BONHEUR ET LONGÉVITÉ

II

"J'ai disposé mon esprit à la joie, parce que les larmes, les soupirs, la crainte, etc., sont les signes de l'impuissance de l'âme, et, en même temps, des obstacles à la vertu et à la santé."

Les plaisirs et les douleurs sont les roses et les ronces du chemin de la vie. Il semble que cette variété, gaie et triste tour à tour, soit une loi inflexible à laquelle toute créature raisonnable doit être soumise. Oui ! joie et tristesse, c'est là une oscillation constante dans les jours comptés de l'homme ! Sourire doux, ou bien ironie amère, vous passez également sur nos lèvres ! Suave mélancolie, nos yeux se nourrissent de toi, tandis qu'ils sont bien souvent empoisonnés par vous, ô larmes de fiel !... Le pendule et son tic-tac régulier marquent le temps : les rires et les pleurs, la crainte et l'espérance, tous ces contrastes physiques et moraux sont les jalons indispensables au sentier du voyageur de ce monde ; c'est là une des premières lois de la nature, loi sacrée comme une parole de Dieu.

Or, si l'homme a contre lui des habitudes imposées par une autorité la même pour tous, il a pour lui une raison puissante, une force d'âme, de volonté, qui, s'agrandissant par la révolte, peut s'opposer énergiquement à tout ce qui lui est contraire, tellement que ce qui semble être fait pour l'abaisser, doit contribuer à le grandir et à l'élever. Je m'explique. Une foule de malheurs, je suppose, m'ont assiégé dans les premières années de ma vie, de rudes coups m'ont souvent brisé le cœur. Dois-je rester triste de ces premiers chocs moraux ? Non. L'arbre en jeune poussée, battu par la tempête, ne doit pas craindre de relever sa tête et de l'élaner de nouveau avec orgueil vers le ciel : tel le cœur de l'homme. Aussi, je prends une ferme résolution de noyer dans l'oubli tout le noir de mes jeunes ans ; et les quelques éclairs de bonheur qui ont lui par moment, je les médite avec la foi du chrétien, je les embellis de toute la richesse d'une imagination en verve, et de triste que je devrais être, je suis gai, et pour toujours.

Ce qui se passe autour de nous bien souvent nous aide à comprendre des vérités qui semblent difficiles à admettre de prime abord. Comprenez ceci. Je rencontre un misérable qu'un choc moral trop fort a rendu fou ; il n'a pas d'autre pensée que

celle de sa folie ; il ne me parle pas d'autre chose : et, dans sa fixité d'idée, il s'amuse à pratiquer sur lui des supplices les plus atroces, dont il ne ressent nullement la douleur.

Combien d'autres je vois, dont l'âme est également plongée dans les ténèbres de la démence et qui résistent aux maux qui assiégent les autres hommes ! Or, quand une idée constante et non raisonnée produit de semblables effets chez les maniaques, est-ce qu'une volonté ferme et basée sur une saine raison ne peut amener de semblables résultats chez moi ? Oui ; et en désirant uniquement la gaieté et le bonheur, je puis me rendre insensible aux mauvais coups des revers, et les maux des autres ne seront pas les miens.

La volonté, répétons-nous, cette faculté qui résume tout ce que l'âme possède de fort et de grand, la volonté est la pierre angulaire de toute morale et de toutes ses heureuses conséquences. "Pour être délivré de tout mal, il suffit de vouloir," dit un Don Carlos. Nous entendons la volonté qui prend ses racines dans une raison à l'abri de toute passion. Elle doit aussi contrôler l'imagination, cette folle du logis, quand elle est laissée à elle-même. Et il faut savoir que dès l'âge le plus tendre, cette dernière, commençant à germer, doit être strictement cultivée. Voulez-vous voir

avec moi ce premier germe, suivez-moi. J'entre dans celle de vos chambres que vous aimez la mieux ; j'approche du berceau, que votre amour embellit et parfume. Elle dort, votre petite Maria... ou plutôt non ! le sommeil est trop souvent le synonyme du cauchemar, de l'épouvante, pour y supposer l'enfant... C'est donc un doux et paisible repos qui l'enivre... C'est une heure de l'heureuse éternité qui la tient captive, n'est-ce pas ? Penchez-vous, et regardez ; sa douce figure est illuminée de joie ; ses lèvres, entr'ouvertes, s'épanouissent dans le plus doux sourire qui puisse se rencontrer sur les lèvres des anges, comme si son âme était bercée dans un songe d'une céleste béatitude... Qu'est-ce donc ? Elle rêve donc, votre petite Maria ? Oui, elle rêve, comme rêvent tous les enfants et peut-être mieux ; car ce qui fait le rêve, c'est l'imagination, et cette faculté est le premier joyau que Dieu met au diadème de l'intelligence enfantine. Et le sommeil et la veille des hommes seraient toujours comme un doux rêve d'enfant, si une volonté et une raison bien saines laissaient l'imagination telle que Dieu l'a faite.

SÉVERIN LACHAPPELLE, M. D.

St. Constant.

PENSÉES

—Tout repos doit être utilisé par l'observation.

—Il n'est pas une chute, sauf la mort, dont on ne puisse se relever.

—La paix régnera sur cette terre le jour où nous aurons compris que travailler au bonheur d'autrui, c'est acquiescer le nôtre.

—L'homme se grandit par les souffrances endurées sans révolte.

—L'homme qui appelle l'attention sur ses traits d'esprit est un pauvre qui fait sonner son argent.—LATENA.

—Nous ne serions jamais extrêmes en nos opinions si nous avions un esprit assez puissant pour approfondir, ou assez délicat pour bien observer.—OCTAVE PRIMEZ.

—La vie habituelle fait l'âme, et l'âme fait la physionomie.—BALZAC.

—Les hommes nous prêchent sans cesse la douceur et la patience, parce qu'ils trouvent plus facile de nous élever à supporter leurs défauts que de s'étudier à les vaincre.—MME DE SALM.

—Prenons toujours le plus court chemin ; c'est celui de la nature. Il consiste à faire et à dire ce qu'il y a de plus droit. Cette façon de vivre épargne à l'homme beaucoup de peines et de combats ; elle le délivre du soin de ménager toute sa conduite et d'user d'adresse.—MARC AURÉLE.

LA DYSPERSE.—Cette maladie est appelée "la plaie de l'Amérique." L'Américain, fougueux en affaires et impatient, n'a pas le temps de mâcher convenablement ses aliments, et se les fourre ainsi dans l'estomac dans une condition qui empêche la digestion. Une ou deux des PASTILLES DE WINGATE CONTRE LA DYSPERSE, dissoutes dans la bouche après chaque repas, procureront bientôt du soulagement. Elles peuvent être portées dans les poches du gilet, et sont toujours prêtes.

OTTAWA

AVANT DE DEVENIR CAPITALE

(Suite et fin)

Vivez quelque temps à Ottawa, ayez des rapports avec les vieux citoyens, vous ne manquerez pas de trouver ce rapprochement qui met en présence les nouveaux habitants et les fondateurs. Allez donc chercher les fondateurs de Québec, ceux des Trois-Rivières, de Montréal ! Ils sont loin. Lequel d'entre eux nous dira comme il a abattu le premier arbre de la forêt séculaire, comment son voisin qui l'écoute a bâti la première maison, quel était l'aspect des lieux, quel esprit régnait dans tel ou tel groupe de la population à mesure qu'elle s'augmentait ? Vous voyez sortir de terre, l'un après l'autre, chaque quartier de la future capitale. Vous avez devant vous les jeunes ancêtres dont on s'occupera probablement beaucoup dans l'avenir. Quand je dis à madame Friel, la première enfant blanche née à Bytown, que je conserve sa photographie pour la léguer à la postérité, cela me donne l'air d'un écolier qui causerait en rêve avec sa cousine de la septième génération, et, comme dit Gérard de Nerval :

De deux cents ans mon âme rajeunit !

Ceux qui voudraient savoir quelle allure avait le colonel By, ou de quel tic était agité, il y a quarante ans, tel ou tel personnage de la haute ou de la basse-ville, l'apprendront dans un poème descriptif dû à la muse réjouie de M. Lett, greffier de la ville, qui s'est fait avec succès l'historiographe de ses contemporains. Dix rimes de lui font sensation de par la ville. Etre prophète en son propre pays, le cas est rare ; félicitons-en M. Lett.

* *

Le chef MacNab ! Il ne voulait pas qu'on l'appelât : "Monsieur MacNab," mais "MacNab" tout court, comme on dit : "le roi," et non point : "monsieur le roi." Son territoire était un plein township, au lac des Chats. Il menait à Québec des radeaux de bois de charpente et, par la même occasion, remontait avec des familles qu'il faisait venir, d'Ecosse, son pays de naissance. Toujours enveloppé dans son plaid et le kilt au vent, il se faisait accompagner, dans ses voyages, par un joueur de cornemuse et par un ou deux poètes du cru écossais qui l'égayaient de leurs chansons et de leurs récits.

Le capitaine Andrew Wilson, de la marine royale, notaire, juge de paix, surintendant des chemins, factotum, en un mot, dans cette colonie naissante, et qui, à cause de cela, signait : "Andrew Wilson, R.N., N.P., J. P., etc." Il était venu avec les ingénieurs royaux. Sa maison des bords du Rideau renfermait une large bibliothèque. Le capitaine était un type de loquacité, un projeteur à tous crins, un critique inépuisable, un magistrat qui eut rendu des points à Chicaneau. En l'absence de prêtre ou de ministre du culte, il avait charge d'âmes, prêchait, mariait et mettait le monde en terre comme pas un. Son gouvernement, disait-il, lui donnait plus de besogne que n'en avaient tous les fonctionnaires de Downing street.

* *

Qui de nous n'a pas entendu narrer les combats de Bytown du temps des *Chêneurs* et de Jos. Montferrand ? Arrêtons-nous devant le pont suspendu, visitons les abords de la rue Bangs, près de la rue Wellington, et la rue Rideau, près du déversoir ; c'est là que Français et Irlandais en venaient aux prises. Et la "bataille des pierres," qui ne s'en souviendrait en voyant la place du marché français ?

Car il fut une époque (de 1826 à 1840) où il ne faisait pas bon pour un Canadien-Français de se hasarder hors de son quartier ! Il rencontrait à point une escouade d'Irlandais qui, pour le moins, lui mettaient les yeux au beurre noir. Souvent ils l'estropiaient, ou bien le jetaient à la rivière. Ces coups étaient des affaires de tous les jours. Les Canadiens gardaient chaque nuit leur église dans le temps du passage des bandes de *chêneurs*. Je n'ai jamais compris pourquoi les Irlandais, que nous avons recueillis mourants et aban-

donnés, à qui nous avons témoigné une charité de frère, se sont empressés, à la première occasion, de nous bâtonner à Québec, de nous fusiller en 1837, et de nous traquer comme des bêtes fauves, à Bytown, pendant une dizaine d'années.

La chronique de la capitale renferme, à cet égard, une page honteuse que rien ne saurait effacer.

Epoque orageuse et digne d'être chantée ! Le personnage légendaire que l'on nomme Jos. Montferrand y brille au premier rôle. Il avait pour seconds : Senécal, Brulé, Macdonald, Taillefer, Joseph Clermont, Joseph Collas et Louis Montferrand, son frère, tous athlètes dressés, ne craignant qu'une seule chose, à l'instar du héros gaulois, c'est que le ciel ne chût sur leurs têtes.

Une escouade de Canadiens était-elle attaquée, défaite, maltraitée par l'ennemi, Montferrand accourait d'aussi loin qu'il pouvait accourir.

En ce temps-là, être Canadien signifiait être voué à la vindicte des Européens. Les vieux habitants français de Bytown parlent encore avec colère des *Uripéens* qui les ont tant persécutés autrefois.

Montferrand arrivait. Son abord était toujours soudain. Tactique habile qui réussissait invariablement. Nul Canadien ne se serait vanté de sa présence ! Il était arrivé, cela suffisait. Ne disons mot. Il allait agir à sa convenance.

Tout-à-coup la porte d'une maison de bal s'ouvre avec fracas. C'est le rendez-vous des *chêneurs*. On y danse en parlant du dernier massacre des *kenocks*. Montferrand entre seul, met la main sur le violon et le broye. L'assemblée surprise se retourne vers le géant. Ceux-là mêmes qui ne l'ont jamais vu le reconnaissent et s'apprêtent à fuir. Le Canadien étend, vers la table aux liqueurs, un bras qui, au repos, lui pend jusqu'au molet, un bras long comme une vergue, et culbute l'étagère. Trois ou quatre hommes se jettent sur lui ; il les envoie rouler chacun dans un angle de la salle, et le reste, filles, hommes, femmes, garçons, se sauvent par toutes les issues praticables.

Reste l'étage supérieur. Personne ne veut en descendre. Montferrand n'est pas assez sot que de s'aventurer par l'escalier. Un moyen plus facile se présente : le plafond de toutes ces anciennes maisonnettes n'est guère qu'à sept pieds du plancher, brisons le plafond !

C'est dit. Un coup de jarret enlève l'athlète ; il frappe de sa botte une planche qui cède, puis une autre planche, puis trois, quatre, cinq ! Le plafond ne tient plus. Les gens de dessus crient, se lamentent, se désespèrent—il faut dégringoler ! A mesure qu'il en tombe un, Montferrand l'accroche au passage et le lance par la fenêtre. Quand c'est une femme, il la plante par terre, dans un coin, et lui ordonne de ne plus bouger. Une fois la souricière vide, il se tourne avec grâce vers le sexe aimable et, indiquant la porte, lui dit : "Allez, mesdemoiselles, rejoignez vos cavaliers." L'opération est terminée. Maison nette !

Autre épisode. Un missionnaire catholique descendait l'Ottawa. Au moment de toucher à Hull, une nuée d'orangistes sort de la Pigeonnière et borde le rivage avec une attitude à désespérer les plus braves. Le missionnaire demande à ses deux conducteurs, dont l'un était Montferrand lui-même, de rebrousser chemin et d'aller attérir sur le côté où est la ville d'Ottawa à présent.

—Non pas ! mon Père, dit le colosse, nous allons débarquer ici. Je vous ferai place, et, s'il le faut, je balaye tout le village !

On aborde au milieu d'un charivari sans nom. Montferrand, qui, jusque là, n'a pas montré sa figure, saute à terre et feint de trébucher, en débarquant, aux pieds de l'un des meneurs de la bande. Avant que celui-ci ait eu le temps de se reconnaître, il est enlevé par les jambes et lancé dans la rivière. Les autres courent encore.

* *

Quand un Chêneur se mettait en tête d'occire un ennemi, il n'y allait pas toujours par quatre chemins, lui non plus.

Son homme sautait de haut en bas du pont des Sapeurs sur les rochers disjoints par les ingénieurs du colonel By, ou encore, sautait en l'air avec toute sa famille, par l'explosion d'un baril de poudre lancé à travers la fenêtre de sa maison. Dans ce dernier cas, on raconte qu'un Chêneur fit le "saut de crapaud" avec moins de grâce que ceux qu'il avait voulu anéantir. Du reste, les Chêneurs ne pourront jamais se vanter d'avoir cherché le combat à nombre égal. Si vous leur dites cela, ils répondent que Montferrand, Senécal, Macdonald, Colas, Brulé, Taillefer et Clermont étaient des espèces de machines de combat contre lesquelles la force humaine ne pouvait rien. De là, la ruse, si fréquemment employée par les Chêneurs.

Dans une élection municipale qui a eu lieu ces années dernières, j'ai pris plaisir à voir se défendre un de nos compatriotes, petit homme carré, plein de verve et d'aplomb, qui répondait à un ancien Chêneur : "Je vote contre toi, entends-tu ? et si tu n'es pas content, je te flanquerai une claque qui te fera faire un voyage !" O réalisme !

A de certains moments, les Chêneurs ont tenu la ville entre leurs mains. Un bateau était-il signalé, ils se rendaient au quai et empêchaient d'en descendre tous les Canadiens. Quand ceux-ci étaient assez nombreux pour résister, ou lorsqu'ils avaient à leur tête un homme de la force de Montferrand et de ses lieutenants, la bataille s'engageait. Sinon, le bateau n'abordait même pas. Il retournait au bas de la rivière et débarquait ses passagers dans les bois, d'où il fallait s'acheminer à pied vers Bytown, heureux encore lorsque les Chêneurs n'attaquaient pas la caravane en chemin.

* *

Bytown compte ses journées célèbres. Il y a celle où fut saccagé sa première imprimerie (coin des rues Wellington et Banks), établie dans la maison d'un cordonnier qui avait pour enseigne une paire de lunettes géantes suspendues à un fil. La presse, le ligneul et les binocles juraient en cet assemblage, mais, bah ! jusqu'en 1865, la même bonne ville s'est contentée des "general stores," où l'on trouve tout ensemble, sans trotter d'une rue à l'autre, de la morue, de la dentelle, du cuir et du cordage, des fouets avec du saindoux, des bottes et de la couperose, de la littérature et de la pommade.

* *

C'est en 1840 que Bytown se vit autorisée à élire un député au parlement. Lord Sydenham voulut même en faire le siège du gouvernement des Canadas-unis, prétendant que Toronto, Kingston et Montréal étaient trop près de la frontière. Cette idée fut reprise à quelques années de là avec succès. On s'étonne de la persistance avec laquelle elle a pris racine, depuis le jour où Philémon Wright la caressait dans sa colonie perdue au fond des bois, à quarante lieues de Montréal, jusqu'à l'heure où les représentants des grandes villes, ne pouvant plus s'entendre, déférèrent à la reine le choix de notre capitale.

La population de Bytown s'était élevée à sept mille âmes, lorsqu'en 1846, la grande crise du commerce de bois la fit baisser tout-à-coup énormément. En 1847, la ville fut incorporée. Le marché de bois reprenant vigueur, un retour eut lieu dans le mouvement de la population, qui atteignit six mille âmes en 1850, sans compter soixante-et-quatre soldats, trente-trois femmes de soldats et soixante-et-deux enfants de soldats.

* *

A cette époque, comme aujourd'hui, la basse-ville était surtout peuplée de Canadiens-français, au nombre de plus de deux mille. Les Irlandais, presque aussi nombreux, habitaient d'autres quartiers ; depuis, ils se sont rapprochés de notre élément. Un écrivain du temps nous trace le tableau de la ville : "Les rues sont remplies, du matin au soir, de Canadiens-français conduisant des calèches, et qui causent, rient, chantent et s'interpellent dans leur langue. Ajoutez-y les prêtres, drapés dans leurs longues robes noires, et vous aurez un spectacle excessivement nouveau

et tout-à-fait inconnu à des sujets britanniques, sur une terre anglaise."

Les Canadiens-français, qui, il y a quarante ans, possédaient à peine quelques bicoques le long de la rivière Ottawa, ont aujourd'hui une majorité dans plusieurs comtés et peuvent balancer toutes les élections dans les autres. En un mot, ils bordent la rivière depuis Montréal jusqu'aux derniers postes du nord. Il y a quinze ans, M. Rameau, visitant le pays, annonçait que ce mouvement ne se ralentirait pas ; il a eu raison. Nous sommes à cheval et en nombre sur cette frontière, comme sur celle du Haut-Canada qui regarde le Détroit, comme aussi sur la longue frontière américaine du Niagara, en descendant jusqu'à Saint-Régis. Qui peut prédire le sort singulier de ces groupes importants, pleins de vigueur et qui se font déjà place dans les législatures d'état américaines, où leur langue est acceptée en deux endroits par la force des choses ? Si jamais une province centrale se forme par le démembrement de Québec et d'Ontario, avec la rivière Ottawa pour artère, cette province sera française autant que celle de Québec.

* *

Quand ça vint sur l'année 1849, comme dirait un vieux chroniqueur, une explosion eut lieu. Les antagonistes des "French" ne pouvaient tolérer la passation de l'acte d'indemnité de 1837, soumis au parlement en session à Montréal. Il fallait témoigner en haute voix du mécontentement. Un simple *pronunciamento*, comme celui de l'émeute de Montréal, ne valait rien. Brûler les archives publiques ne suffisait pas aux Chêneurs. La garcette et la poudre vont plus vite au but. On convoqua une assemblée, rue York, place du marché. Hélas ! que les Chêneurs s'en sont repenti ! La "bataille des pierres," ainsi nommée par antithèse, parce qu'on se battit avec des armes à feu, leur ôta toute envie de recommencer. A partir de ce jour, point ne fut question des Chêneurs.

Bytown était la ville du commerce de bois, partant celle des "voyageurs." Ottawa continue la tradition.

* *

Qui dit voyageur dit nomade. Le jeune homme quitte sa famille dans une paroisse du Bas-Canada, s'enfoncé dans la forêt, repartait un instant chaque année, amasse ou n'amasse pas d'argent pour s'établir ; mais il finit par retourner se marier et vivre dans le voisinage du clocher natal. Tel est notre voyageur. Rien en lui ne ressemble au type de l'aventurier. S'il s'absente, s'il court le monde, s'il endure follement misères et fatigues, il n'en reste pas moins attaché à la patrie, la patrie dans le sens du mot ancien :—le village, la paroisse où résident ses affections d'enfance. Nous avons tous, ou nous avons tous eu des voyageurs dans nos familles. La race canadienne vagabonde étrangement, dit-on, et semble chercher à éparpiller ses forces au lieu de les concentrer. Erreur. Tout ce mouvement part et revient au sol primitif. Et alors même qu'un voyageur se lance dans les expéditions les plus lointaines, on le voit conserver sa marque distinctive. Il ne revient pas toujours à la "maison" celui-là, les glaces de la baie d'Hudson le connaissent, les plaines de l'Ouest sont ses domaines, la région pastorale des nouveaux Etats américains l'a vu arriver le premier, mais, qu'importe ? il est toujours ce qu'il était ; bon sang ne peut mentir. Ces voyageurs perdus pour nous, croit-on, parce qu'ils ne sont pas revenus, fondent des colonies, de grandes villes mêmes, et, en tout cas, ils ont porté jusqu'aux confins du monde habité ce sentiment français, cette langue impérissable, cette gaieté de tous les instants, cette vigueur de muscle, cette connaissance et ce mépris du danger que la civilisation s'étonne d'apercevoir à son avant-garde. Le voyageur, c'est l'élément le plus manifeste de notre destinée en Amérique. Encore une fois, il n'a rien de l'aventurier ; il ne marche pas, comme ce dernier, pour faire le tour de la terre en enfant perdu, et laisser ses os quelque part sans avoir rien accompli de durable—non ! il essaye ses ailes, parcourt "ses" territoires, donne de l'air

à ses poumons, mange une ration suffisante de vache enragée (ce qui améliore toujours l'homme bien intentionné), puis se fixe, tantôt près de la terre paternelle—c'est le plus grand nombre—tantôt sur un site plus lointain qui l'a séduit et auquel il ne demande pas une vie de paresse, soyez-en certain. Tous les voyageurs établis sont actifs. Ils ont connu la vie, et ils savent comment s'y prendre quand il s'agit de se faire respecter. BENJAMIN SULTE.

UN DUEL ENTRE DEUX PRINCES

AU DERNIER SIÈCLE

Le duc de Bourbon avait à se plaindre de quelque offense de la part du comte d'Artois.

D'après les usages, le comte d'Artois, étant le supérieur, était tenu d'offrir au duc l'occasion d'obtenir une réparation publique.

Les équipages des deux princes se rencontrent à un jour convenu.

Le comte d'Artois saute à terre, et, allant droit au duc, lui dit d'un air souriant :

—Monsieur, le public prétend que nous nous cherchons.

Le duc de Bourbon ôte son chapeau et répond :

—Monsieur, je suis ici pour recevoir vos ordres.

—J'y suis pour exécuter les vôtres, reprend le comte d'Artois ; mais il faut que vous me permettiez d'aller jusqu'à ma voiture.

Il revient avec une épée.

Le combat commence, pour la forme. On sépare les deux combattants avant qu'ils se soient touchés. Les témoins déclarent l'honneur satisfait.

—Ce n'est pas à moi d'avoir un avis, dit le comte d'Artois ; c'est à M. le duc de Bourbon de dire ce qu'il veut ; je suis ici pour recevoir ses ordres.

—Monsieur, a répliqué le duc de Bourbon, en baissant la pointe de son épée, je suis pénétré de reconnaissance de vos bontés, et je n'oublierai jamais l'honneur que vous m'avez fait.

Et les deux princes, se saluant, remontrèrent dans leurs carrosses.

C'est un des témoins du duel, M. de Bezenval, qui a fait ce récit.

LES PRAIRIES NATURELLES

On nomme prairies naturelles celles qui se forment ou se soutiennent ordinairement sans le concours des travaux de l'homme, et qui sont composées de différentes espèces d'herbes, presque toutes de la famille dite des graminées et des légumineuses. Elles n'exigent que des soins d'entretien ; cependant, lorsqu'on veut obtenir des récoltes abondantes, il est indispensable de les fumer.

Des terreaux ramassés dans les cours, les balles des céréales et tous les débris des récoltes qui pourraient introduire des graines de mauvaises herbes dans les fumiers ordinaires, conviennent bien pour les prairies, après avoir été trempés dans le jus de fumier, ainsi que les cendres lessivées et la suie. On peut encore augmenter la fertilité des prairies et en retirer des produits tout-à-fait extraordinaires, en les arrosant avec le jus des fumiers, mélangé avec $\frac{2}{3}$ d'eau. Les prairies ainsi arrosées donnent des produits considérables ; tous les cultivateurs savent que les prairies élevées ne peuvent être comparées, par la fertilité naturelle, à celles que l'on forme sur les bords des rivières, et qui sont en général composées de terrains d'alluvion.

Lorsqu'on veut transformer en prairie un terrain humide et de bonne qualité, condition indispensable pour faire une bonne prairie, on doit commencer par débiter le sol, l'engraisser et le nettoyer, au moyen des plantes sarclées. A l'époque de la semence, on donne un léger labour et plusieurs hersages, de manière à obtenir une surface parfaitement unie et très-meuble. Les grandes inégalités auraient été détruites avant cette époque, et le terrain dressé et nivelé de manière à ce que l'eau ne séjourne pas dans quelques parties.

Quoique l'humidité soit très-nécessaire aux prairies, il est indispensable de les niveler et de former des raies d'écoulement pour les débarrasser des eaux stagnantes qui favorisent toujours la croissance des mauvaises herbes. Le drainage y est aussi avantageux que dans les terres labourables.

Lorsqu'on peut disposer d'un cours-d'eau, il est important d'en profiter pour les arroser après la fauche. Pour y parvenir, on fait des rigoles dans lesquelles de petits barrages faits avec des mottes de terre et transportés successivement de distance en distance, dans toute l'étendue

des rigoles, fait monter l'eau sur toute la prairie.

Au printemps, il est très-utile d'étendre les déjections des animaux et de les pulvériser en passant dessus une herse en épines. Cette opération a pour but aussi de diviser le terrain qu'on a mis à l'automne et d'abattre les petites inégalités qui se sont formées à la surface. Un coup de rouleau est encore d'un bon effet.

Le bon entretien des prairies naturelles exige qu'on n'y laisse pas le bétail pendant la saison humide. Les tassements du sol et les inégalités qui résultent du piétinement causent un préjudice dont les cultivateurs ne tiennent pas assez compte. C'est surtout après les gelées que les animaux font le plus de tort.

Le système de culture généralement suivi dans le pays contribue puissamment au mauvais aménagement des prairies ; on ne pourra le rendre meilleur que lorsqu'on aura assuré l'existence des animaux à l'étable pendant les mauvais temps, au moyen des fourrages artificiels desséchés, et pendant la belle saison, par l'abondance des trèfles, vexes, luzernes, ray-grass, etc., des récoltes fourragères et des racines, méthode qui tend à faire adopter la culture alterne, c'est-à-dire les assolements réguliers. H. AUDRAIN.

St. Hyacinthe, 28 avril 1876.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 13.—Le correspondant du *Times* télégraphie ce qui suit de Constantinople :

« Une panique générale règne ici. Les basses classes parmi les Mahométans achètent des poignards et des pistolets avec de l'argent fourni par des personnes qui complotent la chute du sultan et du gouvernement, ainsi que le massacre et le pillage des chrétiens. »

« Les Musulmans insultent et menacent les Grecs et les Arméniens, leur disant de se préparer à une mort prochaine. »

« Les voyageurs partent en masse. Les résidents européens renvoient leurs familles. »

Londres, 13.—La barque *Caswell* est arrivée aujourd'hui à la remorque du *Gorshawk*. Son équipage s'était mutiné et avait tué le capitaine, le premier et le second officier et le maître d'hôtel ; le capitaine était de Londres, et ces trois derniers de Glasgow. Un des matelots a tué deux des révoltés, qui étaient Grecs ; un autre matelot grec a reçu de graves blessures, mais il a survécu et a été débarqué à Queenstown. Le capitaine, ses officiers et le maître d'hôtel ont été affreusement mutilés, et leurs cadavres jetés à l'eau.

Berlin, 14.—Les trois empires sont arrivés à une entente parfaite sur la question turque ; ils sont sans aucun doute animés d'intentions pacifiques. Les décisions qui ont été adoptées ont été soumises aux ambassadeurs français, anglais et italien.

Philadelphie, 14.—Une nombreuse assemblée de citoyens a eu lieu hier soir, sous la présidence du Rév. Dr. Turner, pour protester contre la fermeture de l'exposition le dimanche.

Galveston, Tex., 14.—Une dépêche spéciale au *News*, datée le 13, de Rio Grande, dit que le matin, au lever du soleil, Escopida était parti d'Inier à la tête de ses forces, et qu'on avait entendu le bruit d'un combat dans la direction de Camargo. On ne sait pas de quel côté la victoire est restée ; on dit qu'il y a eu 300 morts et 1,000 blessés. Un boulet est entré dans une église de Camargo et a tué un prêtre et quatre femmes qui étaient en prière.

—Quatre bateaux chargés de troupes ont abordé dans la rivière Don Juan, en face de Camargo.

Cincinnati, 17.—Dimanche dernier, huit jeunes gens, dont les âges varient de 8 à 15 ans, s'embarquèrent dans un bateau près de Veray, Ind., dans le but de faire une excursion sur l'Ohio.

Rendus au milieu de la rivière, ils s'aperçurent que leur embarcation faisait une voie d'eau et se mirent à appeler au secours. Quelques instants plus tard, le bateau sombra.

Quelqu'un qui se trouvait sur la rive sauta dans un esquif et alla à leur secours, mais avant qu'il fût rendu sur le lieu de l'accident, cinq de ces enfants s'étaient noyés. Sur les trois qui ont été sauvés, l'un a éprouvé une si grande frayeur qu'il en mourra probablement.

Les cinq qui ont péri étaient tous les enfants de M. Irwin.

Londres, 18.—Aujourd'hui, à la Chambre des Communes, le très-honorable Geo. Ward Hunt a annoncé qu'une partie de l'escadre anglaise dans la Méditerranée avait reçu ordre de se rendre à Salonique et dans le Bosphore.

—Des lettres de Constantinople, portant la date du 12, disent que l'agitation durant les trois derniers jours a été si grande que les "softas" et les chrétiens ont fait des achats d'armes considérables et que les armuriers n'en ont plus à vendre. Les "softas"—tel est le nom qu'on donne aux Turcs attachés aux mosquées, comme prêtres ou autrement—sont les véritables maîtres de la situation ; leur nombre est de 10,000 environ et leur influence est considérable. Ils ne craignent pas d'employer les menaces contre le sultan et ses ministres, et quelquefois contre les chrétiens, quoique dans ces derniers temps ils se donnent comme les alliés de ces derniers.

Hier, grand nombre d'entre eux se sont rendus au palais et ont demandé la démission du grand-vizir, qui est en même temps ministre

de la guerre. Le Sultan résista une heure, mais cédant à la clameur populaire, il demanda la résignation du vizir.

Il n'y a à Constantinople que 1,600 soldats réguliers ; et comme, en cas d'émeute, les corps volontaires ne seront d'aucun secours, la ville se trouve entièrement à la merci des "softas."

Des bandes de "softas" ont parcouru les rues, durant ces trois derniers jours, demandant la démission de Mohamed Medin Pasha, qu'ils accusent d'être sous l'influence de la Russie.

Des menaces sont dirigées contre les chrétiens ; il y a eu deux ou trois meurtres, et la police est impuissante ; en un mot, Constantinople est en révolution. Les "softas" ne sont pas satisfaits de la nomination de Mehmet Rushdi comme grand-vizir ; ils demandent que Midhat Pasha soit mis à sa place, et que Mehmet Rushdi soit président du parlement national.

LES INONDATIONS

Sherbrooke, 13.—L'eau a baissé de trois pieds depuis hier matin. Les différents ponts ont supporté l'inondation remarquablement bien. Le service du chemin de fer est interrompu depuis hier matin, à dix heures, entre Richmond et Island Pond, et entre Sherbrooke et Newport depuis jeudi à midi. Les dommages causés à la voie du chemin de fer, près de Brompton, sont très-considérables, mais on espère faire promptement les réparations, et on croit que dans vingt-quatre heures, cette section sera rendue à la circulation.

Aylmer, 13.—Les deux quais sont couverts d'eau. L'eau monte toujours. Hier, une maison a été abandonnée. Le lac est couvert de billots.

Pembroke, 13.—L'eau du lac a monté de deux pouces hier soir, mais elle a commencé à baisser dans la rivière aux Indiens et la rivière au Rat-Musqué.

Pointe-Fortune, 13.—La crue des eaux a considérablement endommagé les quais et les ponts. Il y a quatre pieds d'eau dans le village.

Ottawa, 15.—Les inondations continuent d'être le principal objet de l'attention publique.

Le pont sur la Gatineau, près de la résidence de M. Alonzo Wright, a été partiellement emporté. Les villages au-dessus des batures de la rivière sont submergés. Des maisons ont été entraînées dans les flots à la Pointe-Gatineau, et il y a là dans les rues cinq pieds d'eau. Nombre de chevaux et d'autres animaux ont été noyés. Jusqu'à présent, les estacades du gouvernement ont tenu bon. Quatre vapeurs et environ cent hommes sont occupés à repêcher le bois flottant en amont de la ville.

On croit que le niveau de l'eau atteindra son maximum dans deux ou trois jours.

Plusieurs milliers de personnes ont visité les chutes de la Chaudière hier ; le spectacle qu'elles offrent actuellement est magnifique.

Montréal, 20.—L'eau du Saint-Laurent a haussé considérablement ces derniers jours. A l'heure qu'il est, les quais sont entièrement couverts. Les navires se trouvant dans le port ont beaucoup de peine à décharger leurs cargaisons, et plusieurs bateaux à vapeur, ne pouvant aborder à leurs quais, ont été obligés de discontinuer leur service.

Chaudière, Ont., 16.—L'eau n'a pas monté la nuit dernière.

Portage-du-Fort, 16.—L'eau a haussé d'un pouce, la nuit dernière.

Ce matin, une grande quantité de bois de corde flottait en face d'ici.

Le quai de "l'Union Forwarding Co.," à Gould's Landing, a été emporté. Le bureau et la salle de lecture de l'Ottawa Hôtel sont inondés.

Arnprior, 16.—L'eau du Madawaska a haussé de deux pouces, et celle de l'Ottawa, d'un pouce.

Pointe-Fortune, 16.—L'eau s'est élevée de deux pouces depuis vingt-quatre heures. Les quais ont eu considérablement à souffrir.

Ascension du mont Blanc en plein hiver.—L'auteur de cette entreprise hardie, Mme Stratton, raconte ainsi, dans une lettre au *Times*, les détails de sa course aventureuse :

« Le vendredi 28 janvier, dit-elle, je suis partie de Chamounix avec deux guides et deux porteurs. Nous sommes arrivés sans accident aux Grands-Mulets. Le 29, favorisés par un beau temps, il semblait que nous pouvions faire l'ascension avec succès ; mais nous partîmes tard des Grands-Mulets, et un accident arriva à un des porteurs, au moment même où nous atteignîmes le grand plateau. Cet accident et l'heure avancée, deux heures, quand nous atteignîmes la Grande-Bosse, me décida à retrograder. Le porteur qui s'était blessé retourna à Chamounix le dimanche. Je restai aux Grands-Mulets jusqu'au lundi 31 janvier. »

Je repartis à trois heures et quarante minutes du matin, accompagnée de Jean Charlet, Sylvain Couttet, guides, et Michel Balnat, porteur. Nous arrivâmes au grand plateau à sept heures trente minutes. Le temps était magnifique, clair et calme. Le thermomètre (Fahrenheit) marquait 3 degrés au-dessous de zéro (20 degrés centigrades). L'aiguille du midi était dorée par le soleil levant ; le plateau de neige, qui est auprès, était coloré de rose, et les pics de Chamounix éclairés par la lumière formaient un magnifique contraste avec l'aspect

froid et sévère, mais solitaire et solennel, du grand plateau. Au-dessus de nous le vent soulevait des Bosses du Dromadaire des nuages de neige, mais cela n'était pas assez menaçant pour nous faire renoncer à prendre cette route de préférence à celle du Corridor. En arrivant aux Rochers-Fondroyés, nous trouvâmes le vent du nord qui soufflait violemment, et qui redoubla encore à la première Bosse. Quand nous arrivâmes sur ce sommet, deux de mes doigts étaient gelés ; il fallut les frotter avec de la neige et de l'eau-de-vie pendant trois quarts d'heure, avant qu'il fût jugé prudent de continuer notre marche.

Quand nous repartîmes, le vent semblait défier tous nos efforts ; il nous envoya des tourbillons de neige tout le long de l'Arête. A force de persévérance, nous atteignîmes enfin le sommet du mont Blanc à trois heures de l'après-midi. Le thermomètre marquait 10 degrés (Fahrenheit) au-dessous de zéro (24 cent.). La vue était belle au delà de toute expression. J'avais fait l'ascension trois fois pendant l'été, mais jusqu'ici je n'avais jamais parfaitement contemplé ce spectacle. L'immense quantité de neige accumulée sur le versant italien ajoutait beaucoup à la grandeur de la scène. Quand nous eûmes donné à Chamounix, par des signaux, le moyen de constater que nous avions atteint le sommet, nous descendîmes un peu sur le versant italien, et restâmes pendant une demi-heure dans un état de repos et de confort relatif, abrités contre le vent. Nous redescendîmes aux Grands-Mulets à sept heures trente minutes du soir, par la même route que nous avions prise pour l'ascension, et le lendemain nous arrivâmes à Chamounix, où nous fûmes reçus avec le plus grand enthousiasme.

GUIDE À L'EXPOSITION.—Nous accusons réception d'un très-joli petit livre publié en français par MM. J. B. Lippincott & Cie., les célèbres éditeurs de Philadelphie, et dont le titre explique toute la portée et l'utilité aux voyageurs de la langue française qui visitent l'Exposition. C'est le "GUIDE DES VISITEURS À L'EXPOSITION DU CENTENAIRE ET À PHILADELPHIE." Du 10 mai au 10 novembre 1876. "Autorisé par le comité des finances du Centenaire, et approuvé par le directeur-général. "Seul Guide vendu dans l'enceinte de l'Exposition."

Ce livre, complété avec soin et orné de deux belles cartes, est très-bien relié en toile gaufrée.

—L'homme à la fourchette n'existe plus... avec sa fourchette ou moins. Après de longs essais et des tâtonnements qu'il explique suffisamment la difficulté d'une pareille opération, l'extirpation est enfin un fait accompli.

Une première tentative avait été faite, il y a trois semaines, par MM. les docteurs Labbé, Lepère et le professeur Gosselin. Conduit chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue Oudinot, le jeune Lauseur avait été soumis à un traitement préparatoire par M. le Dr. Labbé, chirurgien de la Pitié.

Lauseur suffisamment "préparé," M. Labbé voulut pratiquer l'incision. Mais, juste à ce moment, la petite vérole se déclara et il fallut ajourner la tentative jusqu'à nouvel ordre.

Le 9 avril, l'état du jeune homme a permis de la reprendre. On n'avait averti personne. M. le baron Larrey et les médecins ont pu seuls approcher du patient. Sa mère et trois de ses amis qui étaient venus, ont été relégués dans un petit salon où ils ont attendu avec une impatience inquiète les nouvelles de l'opération. Cette opération a été longue et laborieuse, interrompue plusieurs fois par des hémorragies ou des faiblesses du patient. Enfin, à onze heures et demie, on annonça que les pincettes avaient pénétré dans l'estomac. L'émotion arriva à son comble.

Comme midi sonnait, une voix appela :

—Madame Lauseur !

Mme Lauseur se précipita dans l'escalier, et se trouva en présence du Dr. Lepère, qui lui présenta en souriant la fourchette toute noire qu'on venait d'extraire du corps de son fils.

Il y a en ce moment, paraît-il, parmi les examinateurs d'admission pour le volontariat, un professeur facétieux, qui s'amuse volontiers à coller tous ceux qu'il interroge.

C'est ainsi que, l'autre jour, il a successivement posé à tous les candidats la question suivante :

—Combien de temps mettrait, pour atteindre la crête d'un mur de dix mètres de haut, un escargot qui monterait trois mètres par jour et en redescendrait deux pendant la nuit ?

La réponse fut unanime :

—Dix jours :

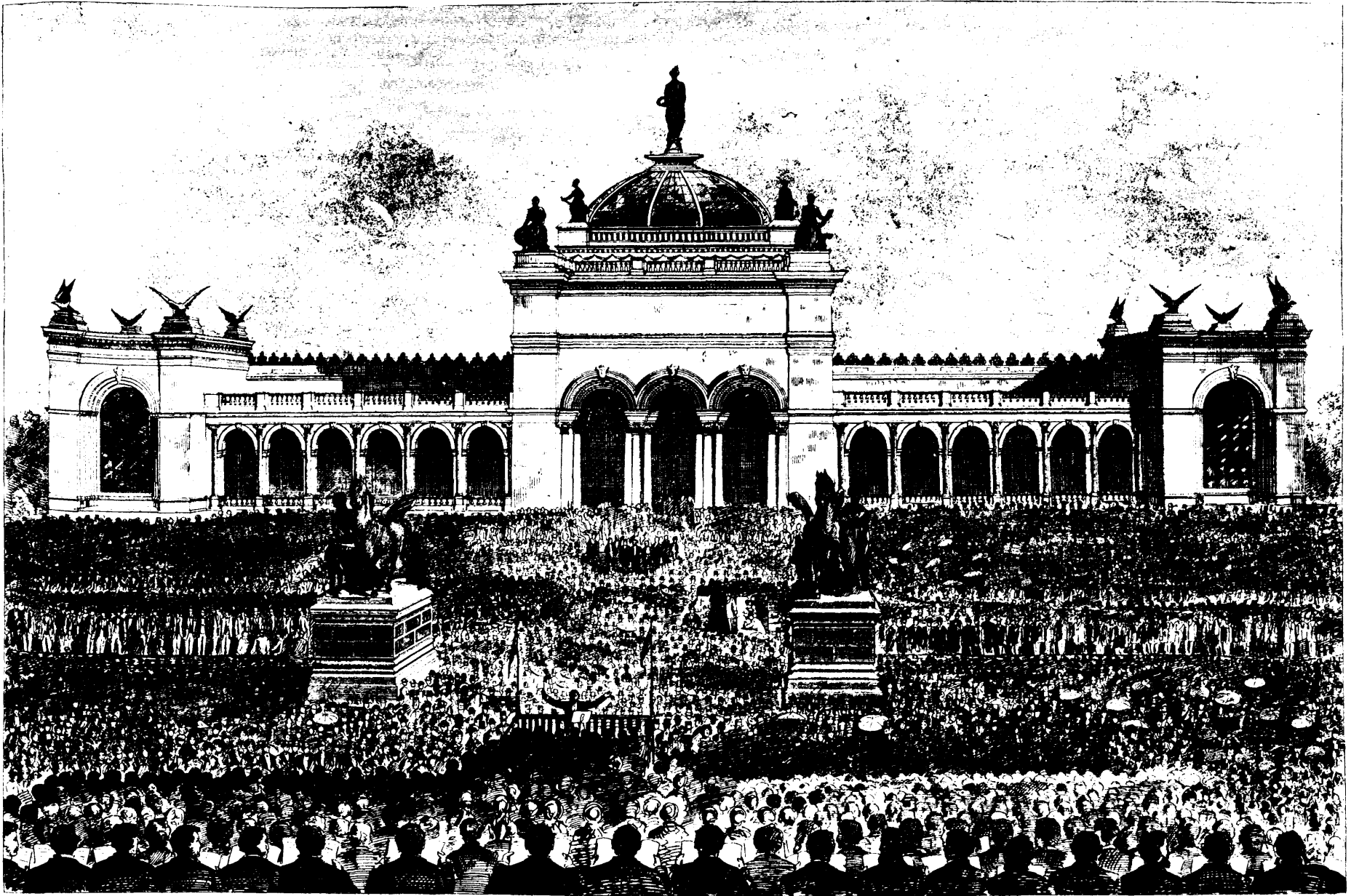
—Vous vous trompez, messieurs, reprit le professeur, car le huitième jour, l'escargot n'aurait plus devant lui que deux mètres à franchir, pour arriver à la crête du mur, et alors...

A l'une des dernières revues d'appel de l'armée territoriale, un brave garçon de la campagne se présente, couvert d'une boue liquide et noire, comme s'il sortait de curer un étang. Effroi des deux *torciaux* qui sont dans le rang à ses côtés.

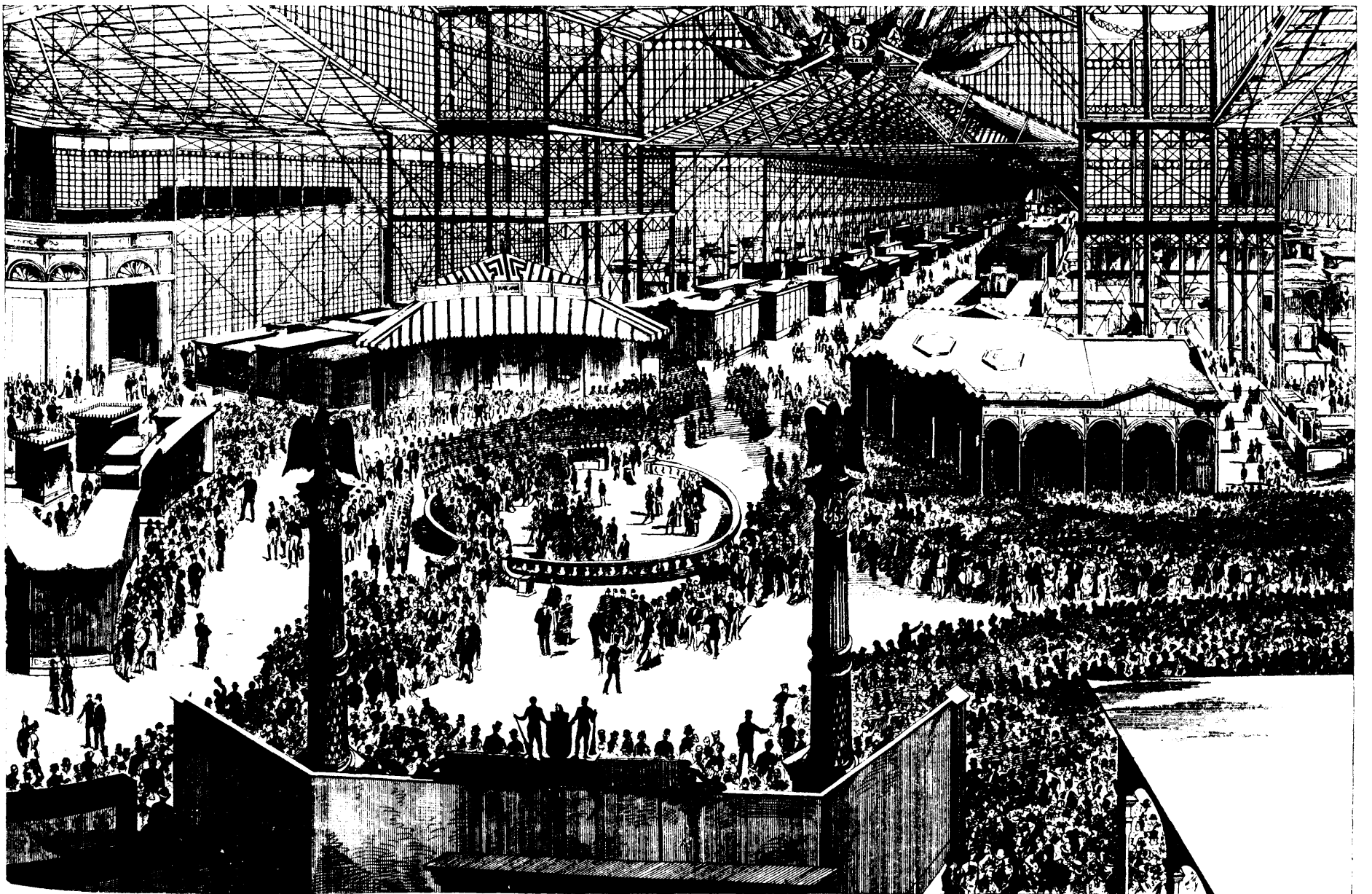
—Comment, fait le capitaine, osez-vous vous présenter dans cet état ? Sortez des rangs. Vous n'êtes pas bon à prendre avec des pincettes.

—Pardi, m'sieu, puisque je n'sons venu que pour l'opérer.

OUVERTURE DE L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE



CHANT DE LA CANTATE DE WHITTIER PAR 600 VOIX DEVANT MEMORIAL-HALL



LE PRÉSIDENT GRANT ET LES COMMISSAIRES PASSANT EN PROCESSION PAR LE "MAIN-BUILDING"

PENSÉE DE MAI

Hier, c'étaient l'hiver et la bise plaintive.
Le vent du nord torde les arbres dépouillés,
L'hirondelle avait fui, palpitante et errative.
Vers les horizons bleus, les cieux ensoleillés.

Aujourd'hui, la voilà dans son nid revenue.
L'hirondelle. Elle vient demeurer parmi nous.
Elle a vu le soleil, la blancheur de la nue.
Elle a senti l'air tiède et les rayons plus doux.

Les roses du jardin sont déjà près d'éclorer.
Désormais le rossignol a répété son chant.
Dans l'herbe on aperçoit les larmes de l'aurore.
On contemple en rêvant les beautés du couchant.

La colombe a donné des baisers pleins d'ivresse.
Jeune femme au front blanc, dans vos regards voilés,
J'aperçois plus d'amour, je lis plus de tendresse
Et les secrets du cœur tendrement révélés.

Le flot dans un soupir vient mourir sur la grève.
Les sources ont frémi, les bois ont murmuré.
Il est doux, ô mon âme, il est doux comme un rêve
De parler de l'amour le langage doré.

Aimons et jouissons, et lorsque l'hirondelle.
Inquiète et craignant l'approche des autans,
Ayant vu ses petits voler loin de son aile,
Quittera notre hiver pour des cieux plus éléments.

Laissons-la s'envoler vers de nouveaux rivages.
Et ne lui disons pas un éternel adieu.
Elle illustre à nos yeux deux exemples bien sages : —
La constance en l'amour, la confiance en Dieu.

EDOUARD HUOT.

ROSALBA

ou

DEUX AMOURS

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE VII

SAINT-DENIS

Le mois de septembre était arrivé, apportant des signes certains d'un conflit inévitable. Les cultivateurs avaient amassé leur récolte, leurs familles étaient pourvues de provisions, et ils pouvaient entreprendre une longue campagne d'hiver.

L'hésitation qui existait au début dans le camp des insurgés était finie. Debartzch, à la maison duquel, à Saint-Charles, on avait adopté un projet de gouvernement provisoire, tourna le dos au danger et se réfugia avec sa famille à Saint-Ours. Papineau et O'Callaghan s'opposèrent énergiquement à toutes manifestations militaires, prétendant que le pays n'était pas préparé. Mais on ne les écoutait pas. Les esprits ardents et enthousiastes comme Nelson, Brown et d'autres, dominaient les masses, et leur cri de ralliement était : "Aux armes !"

On s'est souvent demandé pourquoi Saint-Denis et le village voisin de Saint-Charles avaient été choisis pour rendez-vous et quartiers-généraux des partis. Stratégiquement, la position était mauvaise, parce que l'on pouvait l'attaquer aisément de front, en faisant sortir les garnisons de Sorel et de Chambly, et qu'elle n'offrait pas de chance de retraite, en arrière, à travers la zone étroite des cantons de l'Est qui la sépare avec les États-Unis. La réponse à cette question est bien simple. Ces points étaient choisis sans aucune délibération, uniquement parce que Nelson, l'âme du mouvement, résidait à Saint-Denis.

Wolfred Nelson était un homme supérieur. Ses partisans se tenaient serrés autour de lui avec cette confiance qu'inspirent toujours les grands talents et un noble caractère.

Les autorités éprouvaient naturellement une certaine répugnance à relever le gant qui leur avait été jeté. D'abord, les troupes régulières étaient en très-petit nombre dans le pays, trop peu nombreuses s'il y avait un soulèvement général. Ensuite, une démonstration hostile pouvait augmenter l'exaspération au lieu d'inspirer la terreur. Pendant longtemps, le gouvernement crut donc devoir agir prudemment et avec patience. Mais vers la fin d'octobre, il résolut tout-à-coup d'employer l'énergie. Le plan de campagne était excellent. On devait attaquer les insurgés sur plusieurs points à la fois, les circonvenir et les forcer de se rendre en masse.

Gore devait partir de Sorel, Wetherall de Chambly. Les insurgés, ayant eu connaissance de ce plan d'attaque, résolurent de les contre-carrier en y opposant un double front. Nelson défendrait Saint-Denis contre Gore, et Brown irait à la rencontre de Wetherall à Saint-Charles.

Dans la matinée du 22 novembre, Nelson fit tout-à-coup mander Edgard Martin. Le jeune homme était un de ses meilleurs officiers.

"Capitaine, dit-il, nos éclaireurs m'informent que l'ennemi doit lever le camp à Sorel dans le courant de la nuit. Je veux que vous alliez en avant avec un compagnon fidèle, pour opérer une reconnaissance. Les chemins sont très-mauvais, l'ennemi ne marchera pas vite ; ainsi, je n'attends votre rapport que ce soir."

Cinq minutes après, Martin, accompagné d'un guide qui connaissait le pays, partait pour son expédition. Il se dirigea vers Saint-Ours, où il apprit que Gore était en marche, mais avait pris par les rangs de l'intérieur. Edgard essaya de soulever la population du village, qui avait promis son aide en cas de besoin, mais la population resta impassible. Gagnant alors la campagne, Martin constata plusieurs signes de l'approche de l'ennemi. Les femmes et les enfants fuyaient à travers champs ; les hommes emmenaient leurs attelages le long des routes dans la crainte d'être mis en réquisition. Une ou deux fois, dans les espaces découverts, il avait aperçu de loin les brillants uniformes des avant-

gardes. Il en savait assez pour faire son rapport, il revint à Saint-Denis.

Le village était en émoi. Plusieurs familles avaient fui pendant la nuit. Celles qui restaient avaient pris des mesures pour se mettre à l'abri, parce que Nelson avait décidé de ne pas quitter les limites du village pour s'aventurer en rase campagne avec sa petite troupe. Il n'avait que 800 hommes environ, dont 120 seulement avaient des mousquets ; les autres étaient armés de piques, de fourches et de bâtons.

Enfin, dans la matinée du 23, la colonne anglaise fit son apparition. Nelson fit tous ses préparatifs pour la bataille. Il posta un corps d'élite dans une grande maison de pierre, appartenant à madame St. Germain et située un peu en dehors du centre du village, sur le bord de l'eau. Ceux qui avaient des armes à feu occupèrent l'étage supérieur, tandis que ceux qui n'avaient pas de mousquets faisaient la garde en bas. C'était une grande erreur ; car, si Gore avait pu entamer la maison, tous ceux qui s'y trouvaient auraient péri.

Le premier boulet qui fut tiré éclaboussa la maçonnerie dans toutes les directions, et cinq hommes furent tués. Les autres battirent promptement en retraite. Les troupes avançaient d'un pas ferme, tirant de derrière les maisons ; mais les insurgés se rallièrent après la première défaite, et présentèrent un excellent front de bataille. Gore était furieux. Il avait donné ordre de faire avancer la seule pièce de campagne à sa disposition, mais, par un malentendu quelconque, cet ordre ne fut pas exécuté. Il avait aussi commandé au capitaine Markham d'enlever une distillerie qui gênait ses mouvements sur le flanc, mais Markham fut blessé dans l'attaque et ses hommes vivement repoussés. Martin se distingua dans cette rencontre, car c'était lui qui commandait les quinze ou vingt Canadiens qui occupaient la distillerie. Bien que blessé à l'épaule par la chute d'un pan de mur de la maison de pierre, on le trouvait partout où ses services étaient requis. C'était lui qui releva dans la rue le pauvre Ovide Perrault, blessé à mort. Lusignan fut tué à ses côtés.

Durant cette partie de l'engagement, les femmes et les enfants avaient cherché refuge au presbytère. Quelques-uns étaient dans les caves ; d'autres dans les chambres noires. MM. Demers et Lecour leur adressaient des paroles d'encouragement quand ils n'étaient pas occupés à soigner les blessés que l'on leur apportait du champ de bataille. Les enfants, n'ayant pas la conscience du danger, bien que les balles tombassent dru sur les toits de ferblanc de l'église et du presbytère, montaient aux greniers pour voir la bataille. Une petite fille de cinq ans, agenouillée près d'une fenêtre, pria Dieu de ne pas permettre aux soldats de la tuer, parce qu'elle n'avait pas vécu assez longtemps. "La vie est si douce !" disait la pauvre enfant.

De bonne heure dans l'après-midi, Nelson reçut des renforts de la campagne, et immédiatement il résolut de prendre l'offensive. Lentement, mais sûrement, les troupes furent délogées des maisons et de derrière les clôtures, et un détachement qui était retranché dans une grange en fut chassé avec pertes.

La fusillade fut très-vive pendant deux heures, après quoi Gore massa ses hommes sur le grand chemin et ordonna la retraite, abandonnant ses munitions et ses blessés. Il aurait bien voulu emporter son canon afin de ne pas laisser de trophée au vainqueur ; mais les chemins étaient mauvais, et deux de ses chevaux d'artillerie avaient été tués ; il dut donc abandonner le canon. Nelson était prudent pour entreprendre une poursuite.

Le capitaine Martin fut envoyé avec quelques hommes pour amener ce canon au village, où il ne resta que quelques jours et fut repris par les troupes anglaises victorieuses.

Nous ne devons pas omettre un événement qui a une certaine importance dans notre récit. Le lendemain de la bataille de Saint-Denis—veille de la bataille de Saint-Charles—on reçut avis, au camp de Nelson, que plusieurs bureaucrates avaient été arrêtés et étaient retenus à Saint-Marc. Samuel Varny était de ce nombre. Depuis plusieurs semaines, il avait été en butte à de mesquines persécutions. On avait fait tuer ses brebis en lançant des chiens sur elles. On avait coupé les jarrets à deux de ses chevaux, et plusieurs de ses vaches avaient mystérieusement disparu. On avait mis deux fois le feu à sa grange, et lui-même avait reçu des menaces personnelles. Ces persécutions étaient l'œuvre de Bavard et de quelques vauriens qui profitaient de l'agitation du moment pour exercer leurs petites vengeances sous le manteau du patriotisme. Inutile d'ajouter que les chefs insurgés désavouaient et condamnaient ses misérables moyens.

Quand Edgard Martin apprit l'arrestation de monsieur Varny, il se rendit immédiatement au quartier général de Nelson, et demanda sa libération. Elle lui fut immédiatement accordée. Martin ne put porter lui-même la bonne nouvelle à M. Varny ; un ordonnance fut chargé de ce message.

M. Varny ne soupçonna jamais à qui il devait sa prompte délivrance, mais Rosalba crut toujours qu'Edgard était intervenu.

La victoire de Nelson sur Gore était importante, sans doute. Si Brown pouvait aussi bien réussir avec Wetherall, la cause était gagnée. Mais cela n'était pas sûr. Wetherall, parti de Chambly, n'avait avancé que lentement, parce que les ponts avaient été détruits sur son passage ; mais on savait qu'il commandait une forte colonne et était muni de deux grosses pièces d'artillerie. A Saint-Charles, les travaux de défense formaient un quadrilatère bordé d'ar-

bres abattus recouverts de terrassements. En avant la rivière, en arrière une montagne boisée ; de plus, la garnison était protégée par la maison et la grange de Debartzch. Les hommes étaient mal armés ; de fait, bien peu avaient des mousquets, et on ne possédait que deux pièces d'ordonnance. La position était bonne, elle était certainement meilleure qu'à Saint-Denis ; mais, nous ne savons comment, dès la première attaque, Wetherall s'empara du mont boisé qui était la clé de la position, et braquant ses canons, il balaya le camp des insurgés. Plus tard, il fit une charge à la baïonnette qui décida du sort de la journée.

Nelson attendait d'heure en heure le résultat de la bataille, quand il vit arriver Brown lui-même, qui venait lui apprendre sa défaite. Tout était perdu sans retour. Nelson dispersa ses hommes et se prépara à fuir lui-même. Sa tête était mise à prix ainsi que celle des principaux chefs insurgés.

(A continuer.)

COURRIER DES DAMES

CE QUI SE PORTE AU PRINTEMPS.—Il n'est pas de saison où il soit plus difficile de s'habiller ; les alternatives de soleil et de glaçons tombés sous la forme de giboulées font que souvent, en cette saison incertaine, on voit l'assemblage des vêtements les plus disparates, et que leur réunion ne choque pas trop l'œil.

La confection de velours, le boa et même le manchon oseront souvent se marier avec le chapeau de paille et la robe de mohair ou de foulard.

Permettez-moi en amie, en mère prévoyante, de vous donner en passant un conseil d'hygiène. Le docteur sera, j'en suis certaine, complètement de mon avis à cet égard.

Ne vous laissez pas prendre aux agaceries du soleil et ne le prenez pas au sérieux en cette saison ; s'il vous envoie trop de chaleur à certaines heures de la journée, résistez à la tentation et ne vous découragez pas trop promptement. A l'automne et en printemps s'en vont, dit-on, les poitrinaires ; moi, j'affirme que le printemps fait plus de victimes que la saison où le pampre jaunit, où le soleil éteint ses rayons, et que ce sont les imprudences commises au printemps que l'on paye à l'automne. En cette dernière saison on est plus disposé à se prémunir contre les premiers froids, on prend des précautions, on se couvre en prévision, on est heureux de revoir la bûche flamber dans l'âtre du château, fenêtres toutes gaies et ouvertes, le feu pétille et illumine de sa gaieté les derniers beaux jours.

Continuez donc encore le feu dans vos maisons, malgré les beaux jours comme celui de la mi-carême. Sortez encore chaudement vêtues, et surtout ne quittez ni les petits pantalons de flanelle préservateurs, ni les jupons courts assortis, ni les gilets de flanelle. A mon idée, ils sont plus utiles maintenant qu'à aucune autre époque de l'année.

C'est surtout à une messe de mariage que la différence des toilettes se fait sentir, surtout dans la classe moyenne. Elles peuvent se classer en deux catégories : on y voit les toilettes toutes flamboyantes neuves créées pour la circonstance ; elles devancent un peu la saison, car on ne veut pas recommencer ses emplettes lorsque les beaux jours seront décidément arrivés.

Puis les toilettes de l'hiver, qui en ont fait les beaux jours. Combien elles paraissent fanées à côté des premières ! N'allez pas croire que ce sont les personnes les moins fortunées de la réunion qui se soient refusées à faire des frais pour la circonstance ; bien au contraire.

Ces observations, je les faisais à une messe de mariage à laquelle j'assistais la semaine passée ; d'un côté, toutes toilettes fraîches, chapeaux de paille, châles ou écharpes de dentelle, robes claires tout enguirlandées de dentelles blanches ; de l'autre, robes de velours et de faille, chapeaux sombres avec plumes blanches pour les égayer.

La toilette la plus réussie, tenant des deux extrêmes, est celle que je vais vous décrire ; on sentait qu'elle était créée pour la circonstance, moitié pour recevoir les rayons du soleil, moitié pour affronter les giboulées.

Jupe de velours à la traîne majestueuse sur laquelle se croisaient deux écharpes de grenadine de soie noire à petits carreaux clairs séparés par des raies satinées ; ces écharpes, gracieusement drapées, s'enroulaient l'une l'autre par derrière à l'aide d'un flot de dentelle de Chantilly noire qui, artistement coquillé, retombait en cascade sur la traîne.

Corsage de velours noir décolleté carrément, aux manches absentes, remplacées par des manches de grenadine, une magnifique application d'Angleterre posée à tête bêche garnissait les basques du corsage et encadrait le décolleté. Un bouquet de violettes de Parme était posé en engageant dans le petit coin de décolleté.

Par-dessus une gracieuse mantille de dentelle noire qui abritait en laissant voir tous les détails de cette toilette bien comprise. Chapeau-capote d'une forme ravissante, en surah ivoire avec grosses touffes de feulettes blanches genre bruyère au feuillage sobre, d'où s'élançait une fière aigrette aux brins légers et vaporeux.

La mariée mérite une mention spéciale. Mignonne créature faite au tour, brune agaçante aux yeux pétillants, pied cambré emprisonné dans sa bottine de chevreau, main de duchesse, enfin ensemble très-réussi à laquelle cette toilette seyait à merveille :

Robe de faille blanc d'argent, et non blanc

crème, ce qui, pour une mariée, est hors d'appropos, à longue traîne doublant au moins la grandeur de la mariée.

Sur le devant, deux écharpes plissées posées de biais avec ruches d'étoffe effilées dans le bas d'où émergeait un plissé de crêpe lisse.

La première écharpe, assez courte, partait du côté gauche près des plis creux de la traîne, traversait la jupe et venait se relier de l'autre côté par un pouff de faille dont la patte retenait la pointe de la seconde écharpe ; celle-ci, plus ample que la première, se terminait en pointe de mantille, et les pans retombaient élégamment sur la traîne. Le jupon de dessous ne restait pas vide, mais était recouvert dans toutes les parties laissées libres par les écharpes de plissés de crêpe lisse du meilleur effet. A la basque du corsage-eurasse, à l'encolure et aux manches se retrouvait ce même plissé qui, au cou, encadrait une simple ruche vaporeuse en tulle illusion.

Par une précaution que toute couturière devrait prendre, la traîne de la mariée ne perdait jamais de sa grâce, soit qu'elle s'assit à droite ou à gauche, qu'elle s'agenouillât ou restât debout. Les jupons de dessous étaient bagués avec la robe de dessus, de sorte qu'il y avait un ensemble très-réussi des uns avec les autres, et que la mariée n'avait nul souci pour chercher sa pose.

A toute toilette habillée, je recommanderai cette manière de faire, elle est fort heureuse dans ses résultats. Plus de jupes se dépassant les unes les autres mal à propos, si le tuyautage, le plissé ou la dentelle du juponnage font partie de la toilette. A la couturière de mesurer exactement la distance à parcourir et de dire au jupon : Tu n'iras pas plus loin.

MARIE DE VALOIS.

L'ART DE MEUBLER UN SALON.—La disposition d'un salon, disait Mme Delphine de Girardin, est comme celle d'un jardin anglais : le désordre apparent n'est pas un effet du hasard ; c'est, au contraire, le suprême de l'art, c'est le résultat des combinaisons les plus heureuses. Il y a des massifs de chaises et de canapés comme il y a des massifs d'arbres et d'arbustes. Ne faites pas de votre salon un parterre, mais un jardin anglais. Dans les salons symétriquement disposés, les premières heures de la soirée seront mortellement ennuyeuses ; tant que les meubles sont en ordre, les conversations sont languissantes et froides ; ce n'est que vers la fin de la soirée, lorsque la symétrie se trouve rompue, lorsque le mobilier a cédé malgré lui aux nécessités, aux intérêts de la société, que les causeuses s'établissent et que l'on commence à s'amuser, et au moment où l'on commence à s'amuser on s'en va ! Savez-vous alors ce qu'il faut faire ? Il faut étudier le désordre de votre salon. Ce désordre intelligent doit être pour vous un enseignement. Regardez tous ces sièges encore placés de la manière qui a été la plus commode pour la conversation ; il semble même qu'ils soient restés là pour causer entre eux. Prenez garde, ne les déplacez pas ; respectez leur disposition ingénieuse, et que le désordre de ce soir devienne votre arrangement de tous les jours.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE

Une femme n'avoue jamais qu'elle a des cors, elle se contente de souffrir en silence. C'est entendu, madame, vous n'avez pas de cors, mais si votre mari en a, cela n'a rien d'extraordinaire—un homme !—conseillez-lui le système suivant :

Règle générale : on n'enlève jamais un cor avec un instrument tranchant ; c'est toujours à recommencer.

Voilà mon remède :

Prenez un bain de pied et enlevez avec l'ongle toute la partie saillante du cor, puis, prenez un crayon de nitrate d'argent, humectez-en le bout et promenez-le en appuyant légèrement sur toute la surface de l'épiderme endurci et même un peu au delà sur l'épiderme sain. Il ne faut pas que cette opération dure plus d'une minute.

Laissez le pied à l'air cinq minutes environ.

Dix ou douze jours après, autour du cor, il y a un cercle noir qui, peu à peu, se soulève dans son pourtour, exercez une légère traction avec les doigts, comme si vous vouliez enlever une peau morte, le cor viendra à vous sans douleur, et à peine, quand vous aurez à enlever le milieu de la circonférence, c'est-à-dire le cor lui-même, ressentirez-vous une légère piqûre et vous serez débarrassée d'une souffrance gênante.

MOYEN D'EXPULSER DU LARYNX LES CORPS ÉTRANGERS.—Comme notre vie dépend souvent de peu de choses et combien une perte de temps de quelques secondes peut la compromettre !

L'un des vôtres a-t-il avalé une arête, une épingle, un grain de travers, comme on dit vulgairement, et qui s'est engagé dans les voies respiratoires ? Voici un moyen de le soulager de suite, que notre bon docteur ne connaît peut-être pas. Je ne lui fais pas de tort en vous l'indiquant ; en cas d'insuccès du moyen que j'indique, allez le chercher, si bon vous semble, pendant que nous opérerons.

Faites coucher votre malade à plat ventre sur un banc ou sur un lit de repos, la tête dépassant l'extrémité du meuble, ordonnez-lui de prendre une forte aspiration, puis, lorsque les poumons seront remplis d'air, frappez un ou deux coups violents dans le dos avec un oreiller ou un coussin rendu ferme par la compression.

Si le corps étranger n'est pas expulsé du premier coup, il le sera certainement à la seconde fois.

DOCTEUR D.

LE PRINCE RADZIWIŁŁ

Il faut que je vous raconte—j'avoue humblement que c'est d'après un confrère—une anecdote sur les Radziwiłł, dont un des descendants vient de se faire naturaliser Français et a épousé Mlle Blanc.

Il y a à Paris un passage qui porte ce nom, voilà pourquoi.

C'était sous le Régent. Le prince Radziwiłł, à la suite de démêlés avec le roi de Pologne, était venu à Paris, prenant, pour y arriver plus vite, un moyen assez étrange. Il voyageait avec ses propres chevaux, une centaine au moins, et, ne voulant pas dormir sous le toit d'autrui, avait ordonné d'acheter autant de maisons qu'il y avait de relais.

A Paris, le prince se lia de grande amitié avec le Régent, qui ne pouvait se lasser de le voir absorber des quantités étonnantes de vins de Hongrie, en alternant, pour se reposer et se calmer, avec des rasades d'eau-de-vie. Chaque jour, le duc d'Orléans recevait le prince au Palais-Royal, et, lorsque le magnat tardait à venir, c'était message sur message. Ayant un jour à répondre au Régent, Radziwiłł appela un des Cosaques de sa suite pour qu'il portât sa lettre au Palais-Royal.

—Sais-tu, lui dit-il, où demeure le Régent ?

—Non, prince.

—Connais-tu le Palais-Royal ?

—Non, prince.

—Eh bien ! tu t'informerai sur ton chemin : c'est tout près d'ici.

* *

Le Cosaque revient triste ; il n'a pu trouver le Palais-Royal. Le prince le fait venir.

—Regarde par cette fenêtre : vois-tu cette grande maison ?

—Oui, prince.

—C'est là que demeure le Régent ; il est ici comme notre roi, comprends-tu ? Et c'est son palais. Fais vite.

Le Cosaque, dès qu'il sortait de la maison, perdait le Palais-Royal. Il revint, sans avoir trouvé le Régent, dans un tel état de désespoir, qu'il fit quelques préparatifs pour se pendre.

* *

Le prince était de bonne humeur. Il fit venir son intendant et lui ordonna d'acheter ce qu'il fallait de maisons pour pratiquer un passage entre son hôtel et le Palais-Royal. Lorsque le passage fut terminé, le prince, raconte Herzen, s'écria radieux : "Maintenant, cet animal de Cosaque saura trouver au moins son chemin jusqu'au Palais-Royal."

Si non e vero !...

PRINCESSE LYDIA.

Deux cheminées gigantesques. — L'une de ces cheminées, située à Glasgow, port Dundas, fait partie de la fabrique de produits chimiques de Crawford street. Mesurée à partir de ses fondations, elle a une hauteur totale de 468 pieds, cette hauteur n'est plus que de 454 pieds à partir du sol.

Son diamètre extérieur est, à la base des fondations, de 50 pieds, à la surface du sol, de 32 pieds, et, au sommet du couronnement, de 12 pieds 8 pouces.

Sa construction a employé le nombre de briques suivant :

Briques ordinaires pour les puits. . . . 1,142,532
Briques spéciales et briques réfractaires pour le cône intérieur. . . . 157,468
Briques ordinaires pour les carnaux. . . . 100,000
1,400,000

Le poids total de cette masse de briques est de 5,000 tonnes environ.

La seconde cheminée est à Bolton, dans le Lancashire, dans la fabrique de machines de Kay street : sa hauteur, à partir du sol, est de 367 pieds 6 pouces. De forme octogonale, elle a, à la base, 112 pieds de circonférence, et, au sommet, 44 pieds. L'épaisseur de la maçonnerie de briques est, dans le bas, de 8 pieds, et dans le haut, de 1 pied 6 pouces. La construction a employé 800,000 briques et 120 tonnes de maçonnerie de pierres. Pour le seul couronnement, avec la corniche et ses moulures, il a fallu 30 tonnes de pierre et de ciment.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADES

No. 6

Que de jeux, de danses agiles,
Les soirs d'été, sur mon premier !
Que de disputes inutiles
Entre savants pour mon dernier !
Souvent que d'efforts mal habiles
Pour imaginer mon entier !

No. 7

Mon premier ne vit point sans terre.
Sans air mon second ne peut rien,
Dans l'eau seule mon tout est bien :
Sache diviner ce mystère.

No. 8

Le sage se contente de mon premier,
Casser pour un grand cœur vaut mieux que mon dernier,
Vers le ciel de mon tout monte le front altier.
FERD. RAMSAY

MOT CARRÉ

No. 3.

Mon premier tient le milieu
Entre les humains et Dieu ;
Mon second des chrétiens est une belle fête,
Mon troisième est un oiseau
De l'espèce du corbeau,
Et mon dernier fut un grand prophète.

ANAGRAMMES

No. 1.—Quel est le peuple dont le nom forme l'anagramme : AIMER CAÏN ?

No. 2.—Quel est le personnage dont le nom forme l'anagramme : L'OISEAU A DINÉ ?

No. 3.—Quel est l'historien grec dont le nom forme les anagrammes : DOROTHEE.—THÉODORE ?

No. 4.—Quelle est la reine dont le nom forme cette anagramme : JE T'AIME EN TON ART ?

No. 5.—Quel le souverain dont le nom forme cette anagramme : ON APORTE À L'ABONNÉ ?

NOMS DE FLEURS

No. 1.—L'étoile. No. 6.—Ardées.
No. 2.—A la cime. No. 7.—Une perche.
No. 3.—On amène. No. 8.—Sylla.
No. 4.—Un maigre. No. 9.—Au pot.
No. 5.—Oser. No. 10.—Voilette.

DILEMMES

No. 1

DILEMME DE PROTAGORAS

Protagoras avait un disciple auquel il avait enseigné l'éloquence, moyennant une somme d'argent, dont une moitié payable d'avance, et l'autre moitié après la première cause que le disciple gagnerait. L'occasion de plaider ne se présentant pas assez vite au gré du maître, il cita son élève devant les juges, en demandant le reste du prix convenu.

"Ou la sentence me sera favorable, dit Protagoras, et mon élève est condamné à me payer ; ou elle me sera contraire, et, dans ce cas, il gagne sa première cause, et me doit le prix convenu."

Le disciple, formé à bonne école, répondit en retournant l'argumentation du maître : "Ou la sentence me sera favorable, et je suis libéré de la dette ; ou elle me sera contraire : je perds alors ma première cause, et je ne dois plus rien, aux termes de la convention."

No. 2

DILEMME D'OMAR

Omar donne l'ordre de brûler la bibliothèque d'Alexandrie : "Ou ces livres sont conformes au Koran, et ils sont inutiles ; ou ils sont contraires au Koran, et ils sont dangereux ; donc le feu purifie tout, et il faut les brûler."

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE N° 18 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

Charades No. 2.—Zéro.
No. 3.—Pioupiou

CURIOSITÉS

No. 3.—SOUSTRACTION

9. 8. 7. 6. 5. 4. 3. 2. 1. = 45
1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. = 45

8. 6. 4. 1. 9. 7. 5. 3. 2. = 45

No. 4.—La moitié de XII = VII
La moitié de XI = VI

No. 4

LES BLANCS ET LES NOIRS

Les 32 marins, 16 blancs et 16 noirs, ont été rangés sur une seule ligne dans l'ordre suivant, et la décimation a commencé par la gauche 2b 1n 4b 1n 1b 4n 1b 2n 2b 2n 2b 1n 3b 5n 1b

LES TABLEAUX PARLANTS

No. 1.—La Frivolité.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

A. C. F. Laurent, Gelsum, N. H., curiosité No. 3.
Rév. V. P., Ile-Dupas, charades ; curiosités 3 et 4

Nous avons reçu une foule de réponses à la question sur la moitié de XII, toutes correctes. Plusieurs également pour le nombre 45 ; cette question paraissant susceptible de réponses différentes, toutes correctes.

ACCIDENT LAMENTABLE. — Un douloureux événement vient de jeter la consternation dans le village du Sault-au-Récollet. Hier, 12 courant, vers quatre heures de l'après-midi, trois petits garçons, Euclide, âgé de 10 ans ; Edouard, âgé de 7 ans, enfants de M. Cyprien Corbeil, H. C. S., et Gaston, âgé de 9 ans, le plus jeune des enfants de dame veuve Hormisdas Lachapelle, s'embarquèrent dans une petite chaloupe, en arrière de la demeure de leurs parents. Les eaux s'étaient répandues sur les terrains longeant la rivière ; ces enfants, pour ramasser des débris de bois ou pour s'amuser, s'aventurèrent trop loin, au point de s'avancer au cours principal de la rivière, à l'extrémité de l'île Visitation. Là, le courant, devenu plus fort, les emporta à la dérive dans les rapides, malgré les efforts plus qu'enfantins d'Euclide Corbeil, le plus vieux d'entre eux. Une grande partie de la population du village, impuissante à leur porter secours, assistait à cette scène navrante, quand une chaloupe, habilement conduite par M. William McNivin, apparut à la pointe de l'île, à la poursuite de l'esquif en péril.

Au risque de sa vie, M. McNivin s'engouffra dans les cascades, au point de disparaître à la vue, et ne sortit de ces précipices continus que pour être témoin de la submersion des trois petits infortunés, à une distance insignifiante de son embarcation. Un petit casque trouvé flottant sur les eaux est le seul souvenir de ces existences si chères à leurs parents éplorés.

Toute communication relative à la découverte de leurs cadavres sera reçue avec reconnaissance par les parents des victimes.

Signalement : Euclide, gilet tweed gris, pantalons gris pâle, chemise flanelle barrée grise, pieds nus ; Edouard, pantalons et blouse tweed noir, chemise flanelle grise, avec chaussures lacées et bas blancs ; Gaston, garibaldi (couleur drab) avec poignets et collet velours brun, pantalons noirs et pardessus gris.

UN VOYAGEUR devrait toujours porter avec lui, pour s'en servir en cas d'indisposition subite causée par le rhume, par le changement d'eau, attaques bilieuses, etc., une bouteille du PAIN RELIEF DE STANTON, sur lequel on peut toujours compter pour obtenir du soulagement.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCES

A Saint-Constant, le 13 avril, à l'âge de 39 ans, dame Marie Ménard, épouse de M. Noël Pinsonneault.

Prix du Marché de Détail à Montreal.

Table with columns for FARINE, GRAINS, and LEGUMES, listing various items and their prices.

Table with columns for LAITERIE and VOLAILLES, listing various items and their prices.

Table with columns for GIBIERS and VIANDES, listing various items and their prices.

Table with columns for DIVERS, listing various items and their prices.

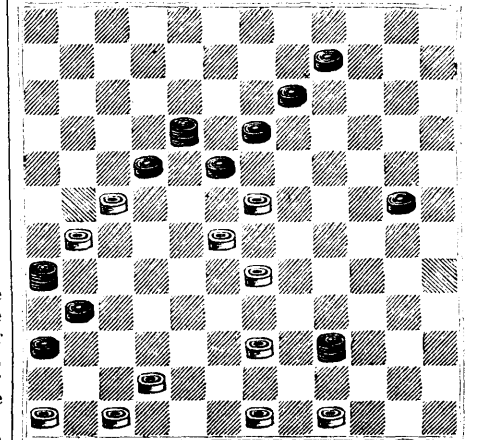
Table with columns for MARCHÉ AUX BESTIAUX, listing various items and their prices.

Table with columns for Foin, Paille, listing various items and their prices.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal. Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLEME No. 28
Par C. Borduas, Montréal.
NOIRS



Les Blancs jouent et gagnent
Solution du Problème No. 26
Les Blancs jouent de 55 à 49, Les Noirs jouent de 44 à 68*
46 40 68* 44*
40 49 et gagnent

Solutions justes du Problème No. 26
Montréal :—Ar. Pelletier L. Contu, P. Tardy, C. Borduas.
Village Lauzon, Lévi :—Georges Landry.
Autre solution juste du Problème No. 25
St. Eustache :—Alfred Limoges.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate. —Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Prysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants. —Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate. —Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate. —Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate. —Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate. —Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

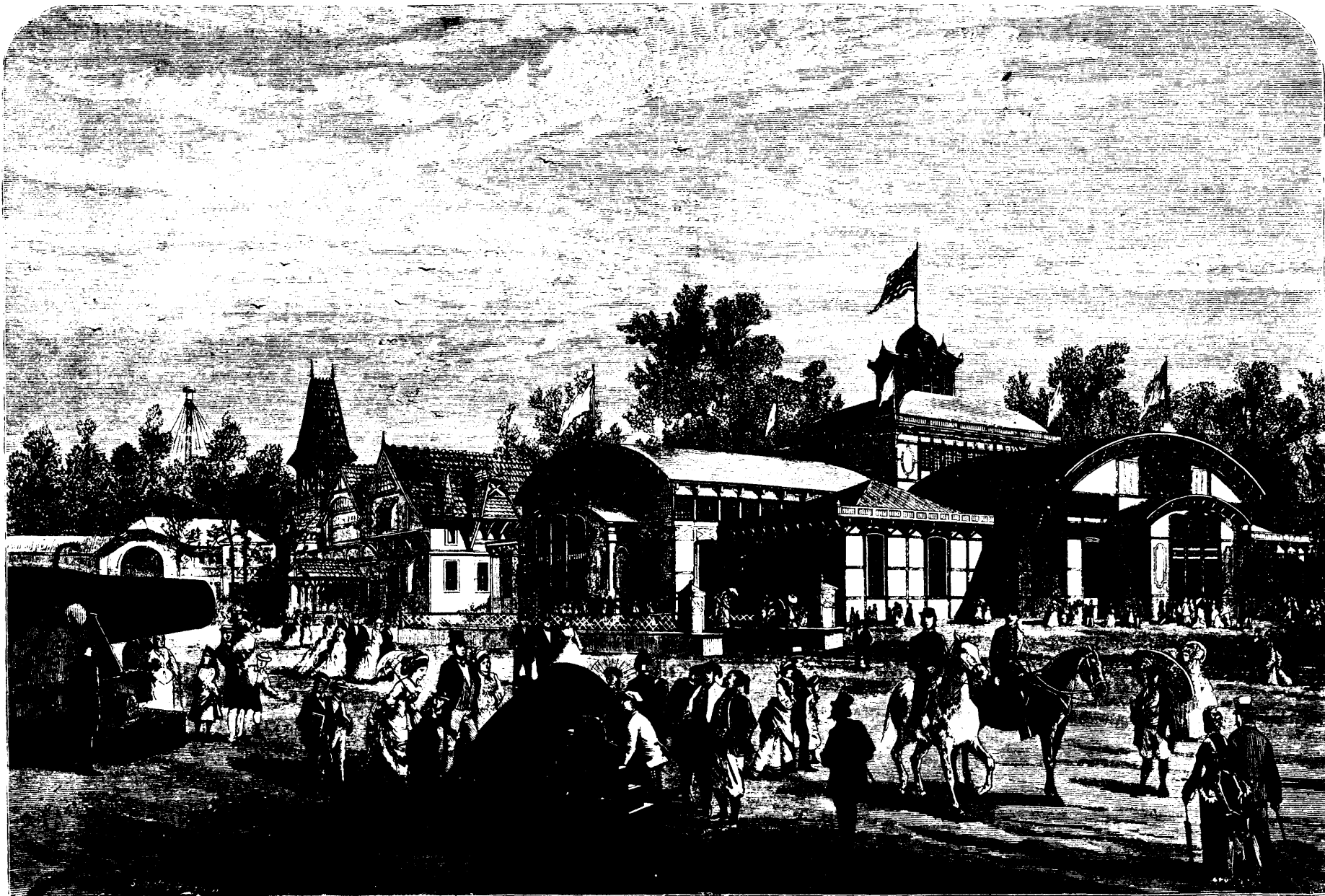
Pastilles de Wingate contre les Vers. —Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurant pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton. —La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasûres, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith. —Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

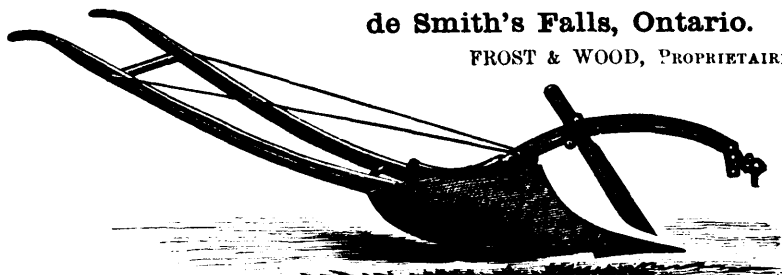
PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-51



PAVILLON DES FEMMES A L'EXPOSITION DE PHILADELPHIE

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES
de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.



LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi, FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet.
LARMONTH & FILS,
33, Rue du Collège, Montréal.

A VENDRE

A LA FERME-MODELE DU COLLEGE DE STE. ANNE

UN MAGNIQUE POULAIN age de 35 mois, Alezan clair (Bright Sorrel); hauteur: 16 1/2 mains; allure legere et rapide.

Ce superbe animal vient du celebre Etalon "Messenger," appartenant à la Société d'Agriculture du comté de Kamouraska, et d'une bonne jument à sang.

S'adresser au

PROCEUREUR DU COLLEGE.

1er Mai 1876.

7-18-3-29

ON DEMANDE

UN SOLLICITEUR D'ANNONCES

POUR

"L'OPINION PUBLIQUE"

L'expérience dans cette branche d'affaires, des recommandations satisfaisantes quant à l'habileté et au caractère, un extérieur convenable, sont absolument nécessaires.

S'adresser à

GEORGES E. DESBARATS.

DIRECTEUR-GÉRANT.

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

S'adresser à

G. B. BURLAND.

7-7-14

115, rue St. François-Xavier.

PAPIER A ENVELOPPER.

Les Epiciers, Bouchers, Cordonniers, et autres commerçants peuvent obtenir au bureau de ce Journal, 5 et 7 Rue Bleury, d'excellent papier à Envelopper, en bon ordre, à cinq piastres le cent livres; trois piastres pour cinquante livres; une piastre et demie pour vingt-cinq livres.

Les acheteurs devront payer argent comptant, et emporter le papier.

S'adresser au Gérant de la Compagnie Burland-Desbarats, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Les commerçants de Campagne pourront se procurer de ce papier en adressant leurs commandes comme ci-dessus, accompagnées du montant nécessaire, en ayant soin d'y ajouter un centin par livre pour couvrir les frais de poste.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMBRY CODERRE, qui pratique depuis plus 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-22

Corniches

ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi BARRES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

7-1-18

LA

COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS

Ayant réuni dans ses Nouveaux Ateliers toutes les Machines et les Matériaux des Etablissements ci-devant appartenant à BURLAND, LAFRICAÏN & CIE., et à G. E. DESBARATS, est prête à exécuter

AVEC EXPEDITION,

DANS LE MEILLEUR GOUT,

ET AUX PLUS BAS PRIX

Toute espèce de commande de GRAVURE, soit en creux, soit en relief; IMPRESSIONS, soit unies, soit en couleurs et or; LITHOGRAPHIE, TYPOGRAPHIE, ELECTROTYPE, STEREOTYPIC, etc. etc.

L'attention des INGENIEURS, ARCHITECTES, etc., est surtout appelée à notre procédé de PHOTO-LITHOGRAPHIE, par lequel nous reproduisons, à n'importe quelle échelle, et très-fidèlement, les CARTES GEOGRAPHIQUES, PLANS, DESSINS A LA PLUME, etc., etc., en peu de temps et à un prix minime.

Les GRAVURES, LIVRES, etc., reproduits même grandeur ou réduits à volonté.

Ce procédé est très-économique pour les CATALOGUES ILLUSTRÉS des Manufacturiers et Commerçants.

Envoyez vos commandes pour toute sorte d'IMPRESSIONS, BLANCS DE COMPTE, CARTES D'AFFAIRES, CARTES DE VISITE, etc. à

La Compagnie de Lithographie Burland-Desbarats

5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL.

Les Ordres recus des autres Villes, ou de la Campagne, recevront notre attention immédiate.

Coutellerie

FOURCHETTES ET CUILLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGES D'OISEAUX,

CAFETIERS FRANCAISES à alambique et PLUMEAUX FRANCAIS, chez

L. J. A. SURVEYER,

7-1-18

524, Rue Craig, Montréal.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves.—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Reparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

Lithographie

Typographie

Gravure

IMPRESSIONS de toute sorte, depuis la TÊTE DE COMPTE la plus unie, jusqu'à la PANCARTE la plus élégante.

AU BUREAU DE

L'OPINION PUBLIQUE

MONTREAL.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.